This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

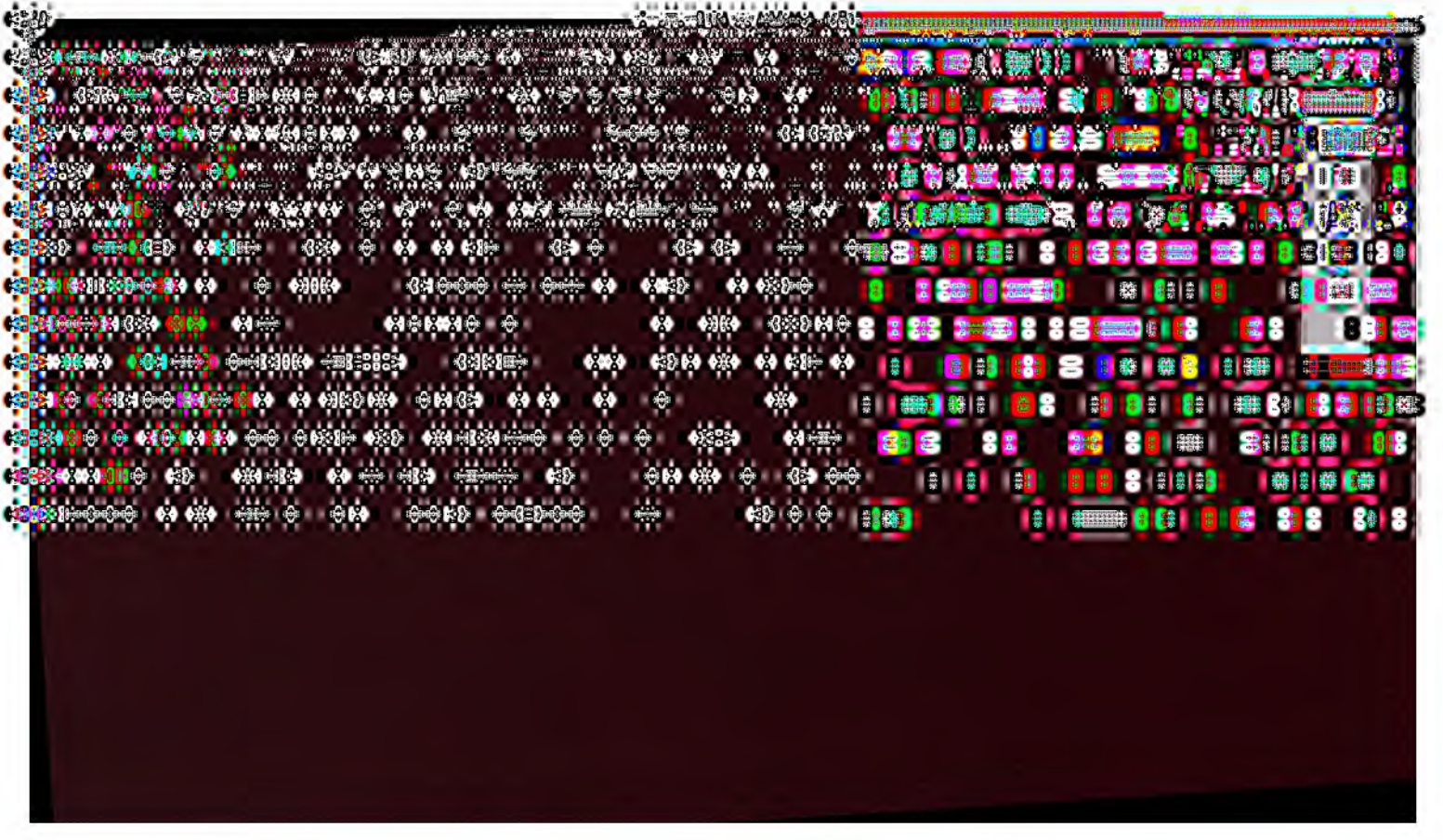
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



84
2.

DEUX

POËMES COURONNÉS

PAR

L'UNIVERSITÉ LAVAL

L. PAMPHILE LEMAY

QUÉBEC
P.-G. DELISLE, IMPRIMEUR, 1, RUE PORT DAUPHIN
1870

Sher
75

DEUX

POËMES COURONNÉS

SÉMINAIRE
St Charles-Borromée
SHERBROOKE,

DEUX

POËMES COURONNÉS

PAR

L'UNIVERSITÉ LAVAL

L. PAMPHILE LEMAY

QUÉBEC
P.-G. DELISLE, IMPRIMEUR, 1, RUE PORT DAUPHIN
1870

848
L545d

Rom. Lang.
Ducharme
4-6-44
50015

PRÉFACE

Il y a trois ans l'Université-Laval établissait un concours de poésie Canadienne. C'était la première fois dans notre jeune pays que les lettres se voyaient ainsi acclamées. Nos jeunes muses ont dû tressaillir alors et sourire bien tendrement aux Protecteurs de leurs nourrissons. Chacun des poètes enfourcha donc son Pégase et donna de l'éperon dans les flancs du rétif coursier. Trois médailles, l'une en or, la seconde en argent et la troisième en bronze, toutes trois frappées aux armes de l'Université, attendaient les vainqueurs.

J'ai concouru deux fois, et deux fois j'ai eu la bonne fortune d'obtenir la médaille d'or. Les poëmes que je publie aujourd'hui sont les deux poëmes couronnés. Pour la lyre Canadienne surtout, les sujets de ces poëmes étaient beaux. Dans le premier, la *Découverte du Canada*, que de choses à chanter ! D'abord ce fleuve immense et ces forêts vieilles comme le monde ; puis ces tribus sauvages toujours en guerre, cette lutte de la Foi contre le paganisme, de la civilisation contre la barbarie, ces travaux, ces combats héroïques des premiers colons français.

Quelques uns de nos meilleurs littérateurs ont été inspirés par les souvenirs des premiers jours de la Patrie, et ils ont pris la lyre. Qu'on lise "*Donnacona*" cette jolie pièce de vers que je reproduis à la fin de mon livre, et l'on se convaincra que le souffle de la poésie a passé sur nos bords. L'auteur de ce morceau

charmant, poète et prosateur, orateur et homme d'Etat, est l'Hon. M. Chauveau aujourd'hui premier ministre de Québec.

Cependant nous n'avons pas eu pour traiter le premier sujet tout le temps nécessaire. Il a fallu en quatre mois composer l'ouvrage et en délivrer deux copies à la Faculté des Arts. Je dis ceci afin de désarmer un peu la critique.

Le second sujet était un " *Hymne national pour la fête des Canadiens Français.*" Quel pays n'a pas sa part de gloire et de renommée ? Quel ciel n'a pas son joyeux soleil et ses tentes d'azur ? Quelle terre n'a pas ses antiques forêts, ses fleuves profonds et ses moissons dorées ? Et quand ce pays est le Canada avec son ciel tour à tour de Naples et de Sibérie, ses fleuves majestueux, ses forêts séculaires et ses campagnes fécondes,

le Canada où la France, à force d'héroïsme, a implanté sa foi, sa langue et ses coutumes, quel poète n'aimerait pas son pays ?

L. PAMPHILE LEMAY.

Québec, 1er Septembre 1870.

L'Université-Laval a été fondée il n'y a que quelque dix ans par MM. les Directeurs du Séminaire de Québec. Cette Université que les étrangers admirent avec raison s'est placée, du premier coup, au rang des meilleures institutions de ce genre en Amérique. C'est par un juste sentiment de reconnaissance qu'on l'a appelée " Laval " du nom de l'illustre fondateur du Séminaire de Québec, Mgr. de Laval Montmorency premier Evêque du Canada. Les magnifiques bâtiments destinés à l'Université ont couté au-delà de $300,000, et chaque année encore le Séminaire sacrifie des sommes considérables pour soutenir dignement son œuvre chrétienne et patriotique.

LA DÉCOUVERTE DU CANADA

Poëme couronné le 11 septembre 1867

A solis ortu usque ad occasum,
laudabile nomen Domini.

De l'aurore au couchant le nom
du Seigneur est digne de louange.

Ps. 112.

I

L'ANGE DU CANADA

Quels sons mélodieux ! quelle ardente prière
Montent comme un parfum au trône de lumière
Où s'est assis le Dieu de toute éternité !
Sur le front des élus quelle sérénité
Plus douce que l'éclat de l'aube matinale !
Quel cantique joyeux des harpes d'or s'exale !

Quels accents jusqu'alors au ciel même inouïs
Font entendre les luths des anges réjouis !
" De l'aurore au couchant, disent les chants des anges,
" Le saint nom du Seigneur est digne de louanges !
" Dieu parle, et l'univers sur son axe brûlant,
" Frémit d'un saint transport et l'adore en tremblant.
" Lui seul est éternel. Son bras soutient la terre :
" Il pourrait la briser comme un jouet de verre.
" Le vagabond nuage obéit à sa voix ;
" Le tonnerre et le vent reconnaissent ses lois.
" Il parait, et l'éclat de son auguste face
" Fait pâlir les soleils qui roulent dans l'espace.
" Que tout genou fléchisse à son nom glorieux !
" Que la terre le craigne et qu'on le chante au cieux ! "

Et pendant que l'écho des célestes Portiques
Répète des Elus les concerts magnifiques,

Comme l'écho des bois, à l'approche du jour,
Répète des oiseaux les cantates d'amour,
Vers le Père Eternel dont toute vie émane
On voit venir un ange au regard diaphane :
Son pied glisse léger sur les brillants rubis
Qui parsèment du ciel les merveilleux tapis ;
Il replie en marchant ses ailes fatiguées ;
De ses longs cheveux d'or les boucles prodiguées
Retombent mollement et flottent sur son cou.
Un nœud retient sa robe au dessus du genou.
Il répand sur ses pas un parfum agréable,
Et porte pour couronne une branche d'érable.

Alors sont suspendus les chants mélodieux ;
Les luths divins alors restent silencieux.
Un aimable sourire accueille à son passage
Cet ange voyageur dont l'auguste visage,

A travers les rayons de l'immortalité,
Laisse voir les soucis dont il est agité.
Et quittant aussitôt la droite de son Père,
Vers l'Esprit glorieux qui monte de la terre
Se hâte de venir le Fils du Tout-Puissant.
Il aime cette terre où fut versé son sang :
C'est lui qui vint briser ses entraves funèbres
Et porter la lumière à travers ses ténèbres.

Mais le père du mal vaincu par le Sauveur
S'est levé de nouveau la haine dans le cœur :
Ses ministres maudits s'envont par tout le monde
Semant les noirs conseils et la discorde immonde.

Pour garder ses Elus contre les ennemis
Que l'enfer irrité dans sa rage a vomis

Comme les noirs cailloux et les cendres brûlantes
Que jettent les volcans sur des plaines brillantes,
Le Seigneur a choisi dans sa divine cour
De fidèles Esprits au cœur brûlant d'amour.

C'est un de ces gardiens dont le saint ministère
Est d'inspirer l'amour aux peuples de la terre
Qui vient d'entrer aux cieux. Quelle est sa mission ?
Pourquoi sur son front pur se peint l'affliction ?
Pourquoi son œil limpide est-il devenu terne ?
Devant le Tout-Puissant trois fois il se prosterne,
Et le ciel avec lui trois fois tombe à genoux.
—" O Dieu d'amour, dit-il, Dieu dont le nom si doux
" Devrait pour tout mortel être un objet d'hommage,
" Je n'ai pas encor vu sur la lointaine plage
" Où j'erre solitaire, hélas ! depuis longtemps,
" Les cœurs monter vers vous purs, honnêtes, contents !

" L'immense Canada sur ses féconds rivages
" Ne voit se promener que d'ignares sauvages,
" Malheureuses tribus que le roi des enfers
" Se vante de tenir à jamais dans ses fers !
" Naguère cependant un des fils de la France.
" L'humble et pieux Cartier, apporta l'espérance
" A mon cœur abattu par les chagrins amers.
" Sur de frêles vaisseaux il traversa les mers.
" Il vint bravant la mort, sans orgueil et sans crainte,
" Aux confins du pays arborer la croix sainte.
" Inspiré du démon, un vieux chef Indien
" Voulut fouler aux pieds l'étendard du chrétien :
" Ces vastes bois, dit-il, voilà mon héritage :
" Je ne veux pas qu'un autre avec moi les partage !
" Va-t'en, Visage-Pâle, au pays d'où tu viens,
" Et ne t'obstine pas à me ravir mes biens ! "
" Maintenant, ô Seigneur, le marin intrépide
" A repassé la mer sur son vaisseau rapide,

" Et le suave espoir qu'il m'avait apporté,
" Comme une ombre qu'efface une vive clarté,
" S'est, hélas ! tout à coup envolé de mon âme !
" Ne laissez pas, Dieu grand, triompher cette trame
" Que les anges maudits, de votre nom jaloux,
" Au fond de leur abime, ourdirent contre vous ;
" Et daignez éclairer, sur ces rives si belles,
" Du flambeau de la foi les pauvres infidèles !
" Je volerai moi-même au pays de Cartier :
" J'animerai la foi de ce roi chevalier
" Qui gouverne aujourd'hui la France catholique :
" Il revendiquera sa part de l'Amérique :
" Et vous serez béni sous ces immenses bois
" Qui pour vous célébrer n'ont pas encor de voix ! "

Ainsi parle à genoux aux pieds de Dieu le Père
L'ange du Canada. Sa voix douce qu'altère

Un mélange d'amour et de timidité,

A le plaintif accent du filet argenté

Qui cherche son chemin dans la fente des pierres.

Comme deux diamants, sous ses blondes paupières

Coulent deux larges pleurs qu'il essuie en secret.

Ses habits éclatants de l'antique forêt

Versent autour de lui les suaves arômes.

Le silence est profond sous les célestes dômes,

Et tout le ciel attend avec anxiété

Que le Dieu trois fois saint dicte sa volonté

A cet ange gardien d'une terre nouvelle.

Les accords ravissants de la harpe éternelle,

Et les accents d'amour des Esprits glorieux

Ne font pas tressaillir les profondeurs des cieux

Comme un seul mot tombé de la bouche du Père :

—" Ministre bien aimé, dit le Très-Haut, espère :

" Ton zèle infatigable a sû toucher mon cœur.

" Je changerai bientôt tes peines en bonheur :

" Tu n'auras pas en vain travaillé pour ma gloire,
" Et Lucifer sur nous n'aura pas la victoire.
" Cette rive sauvage où tu t'es exilé,
" Ce pays inconnu de barbares peuplé
" Que l'orgueilieux Satan tient dans son esclavage,
" Brisera ses liens, sera mon héritage !
" Et c'est de ce pays aujourd'hui tant obscur
" Qu'un jour je recevrai l'hommage le plus pur !
" Va, Messager fidèle, aux rivages de France,
" Va déjouer l'enfer. Fais briller l'espérance
" D'une éclatante gloire et d'un bienfait divin
" Aux yeux du grand monarque et du pieux marin."

Et cessant de parler, le Dieu de la sagesse
Mit sur le front de l'ange un baiser de tendresse.
Alors la molle lyre et le clairon d'airain,
Et la harpe et le luth résonnèrent soudain.

—"De l'aurore au couchant, disaient les chants des anges..

" Le saint nom du Seigneur est digne de louanges !

" Dieu parle, et l'univers sur son axe brûlant,

" Frémit d'un saint transport et l'adore en tremblant.

" Lui seul est éternel. Son bras soutient la terre.

" Il pourrait la briser comme un jouet de verre.

" Le vagabond nuage obéit à sa voix ;

" Le tonnerre et le vent reconnaissent ses lois.

" Il parait, et l'éclat de son auguste face

" Fait pâlir les soleils qui roulent dans l'espace.

" Que tout genou fléchisse à son nom glorieux !

" Que la terre le craigne et qu'on le chante aux cieux ! "

II

LE VIEUX CHEF INDIEN

C'était l'heure où les bois s'éveillent aux ramages
Des ruisseaux babillards et des oiseaux sauvages ;
Où du soleil levant les radieux reflets
Redonnent leur couleur aux feuilles des forêts ;
Où le pétrel hardi de la plage s'élance
Vers les flots menaçants que l'orage balance.

Sur les bords inconnus où le vaillant Cartier,
A Dieu comme à son roi se vouant tout entier,
Etait venu naguère élever la croix sainte,
Un vieillard cheminait jetant au vent sa plainte.
La tristesse ridait son visage cuivré ;
Comme un arbre fleuri, comme un tapis ouvré
Son corps était orné de figures bizarres ;
Et nouant ses cheveux, les plumes les plus rares
S'élevaient sur sa tête en panache éclatant.
Sur les vagues d'azur son œil allait flottant
Comme le frêle jonc, comme l'algue légère,
Et paraissait chrrcher une rive étrangère.
Et, quand il était las de regarder les flots,
Le vieillard exhalait de lugubres sanglots ;
Et d'une main tremblante armant son arc de frêne.
Vers une haute croix qui dominait la plaine,
Il lançait, furieux, un trait empoisonné.
De son audace alors il semblait étonné,
Et reprenait pensif sa marche solitaire.

Cet homme au regard sombre, au cœur plein de colère,
C'était l'Indien dont la frémissante voix,
Pour repousser Cartier et renverser la croix,
Avait jadis tâché sur ces mêmes rivages,
D'éveiller les soupçons des peuplades sauvages.
Mais de l'homme des bois l'inutile fureur
Dans l'âme du marin ne mit point la terreur ;
Et Cartier s'éloigna de cette étrange plage
Emmenant du vieillard les deux fils en otage.
Le père infortuné suivit longtemps des yeux
Le vaisseau qui portait ses fils sous d'autres cieux.
Maintenant il revient, au lever de l'aurore,
Promener ses chagrins sur la rive sonore.
La haine et la douleur se peignent sur ses traits ;
Pour lui la solitude a seule des attraits.
Il demande ses fils au soleil qui se lève !
Il les demande aux flots qui roulent sur la grève !
Mais sur le sein des mers, comme une aile d'oiseau,

Il ne voit point s'ouvrir la voile du vaisseau
Qui doit lui ramener les fils de sa tendresse !
—“ Vaillant Domagaya, dit-il, dans sa détresse,
“ Noble Taiguragny, me serez-vous rendus ?
“ Ah ! si mon bras plus fort vous avait défendus
“ Contre la cruauté de ces Visages-Pâles,
“ Je ne pleurerais point ! Et comme les rafales
“ Chassent dans les jours froids les feuillages légers,
“ Nous aurions de nos bords chassé les étrangers !
“ A ces rochers déserts pendant combien de lunes
“ Raconterai-je encor mes tristes infortunes ?
“ Quand viendrez-vous reprendre, ô fils que j'ai perdus,
“ Vos carquois pleins de traits et vos arcs détendus ? ”

Pendant que sur la rive où déferle la lame
Le vieux chef Indien épanche de son âme
Une haine inutile et des regrets amers,
Un esprit malfaisant envoyé des enfers

A pris d'un vieux jongleur la hideuse figure,

Et la démarche lente, et la haute stature.

Il s'approche aussitôt du chef de la tribu :

Ils sont amis d'enfance ; ils ont ensemble bu,

Au milieu des forêts, à la même fontaine ;

Ensemble ils ont fait plus d'une chasse lointaine :

—" Pourquoi te consumer, dit-il, en vains regrets,

" Toi le premier guerrier de nos vastes forêts ?

" Ton corps est décharné comme un arbre qui sèche.

" Le chevreuil ne craint plus la pointe de ta flèche.

" Attends-tu que les Blancs te ramènent tes fils ?

" Ou bien regrettes-tu d'avoir craint leurs défis ?

" Les feuilles jauniront et laisseront les branches,

" La neige bien souvent tendra ses nattes blanches,

" Et les petits oiseaux tisseront plusieurs nids,

" Avant que tes enfants soient ici réunis.

" Te le dirai-je, ô chef, oui j'ai vu, dans mes rêves,

" Cette fatale croix s'étendre sur nos grèves.

" Dominer nos forêts, écraser nos hameaux !

" Et sur ses larges bras se perchaient les oiseaux ;

" Et nos traits aiguisés ne pouvaient les atteindre ;

" Et nos fiers ennemis semblaient ne plus nous craindre !

" Et j'ai vu sur nos bords venir les guerriers blancs :

" Nous étions devant eux stupéfaits et tremblants.

" Je t'ai vu le premier, (qu'au moins nul ne le sache,)

" Porter le calumet, puis enterrer la hache.

" Pour détourner les maux qui nous menacent tous,

" J'ai consulté déjà les puissants manitous.

" Il faut bannir la croix de nos forêts antiques,

" La croix où sont gravés des mots cabalistiques !

" C'est alors seulement que sous nos bois épais,

" Sans craindre d'ennemis, nous chasserons en paix ! "

Ainsi parle au vieux chef le malfaisant génie.

Sa voix a du torrent la sauvage harmonie,

Et dans ses fauves yeux luit la duplicité.
Il s'enfonce aussitôt avec rapidité
Sous les arbres touffus qui bordent le rivage.
L'Indien dans son cœur sent s'éveiller la rage.
Il jette sur la croix un regard courroucé
Et se laisse tomber sur un tronc renversé.
Alors un noir corbeau perché sur un érable
Fit entendre trois fois son cri désagréable,
Et sur l'oiseau sinistre, aussi prompt que l'éclair,
Un épervier cruel fondit du haut de l'air.

Le vieillard plein de trouble entra dans sa cabane ;
Et sur le seuil couvert de feuilles de platane,
Cachant dans ses deux mains son front plein de soucis,
Immobile, il resta tout un long jour assis.

Quand les ombres du soir noyèrent le feuillage,
Il passa comme un spectre à travers le village,
Ordonnant aux anciens de tenir leur conseil
Avant que de la mer s'élevât le soleil.

Aussitôt les vieillards laissent leurs toits d'écorce.
Sur les pas de leur chef une invisible force
Les pousse tour à tour avec docilité.
Leur sagesse souvent et leur fidélité
Ont gardé la tribu contre un danger probable.
Leurs calumets remplis d'un tabac détectable
Exhalent la fumée en orbes gracieux,
Pendant qu'assis en cercle et tout silencieux,
Ils écoutent le chef dont l'ardente parole,
Plus souple qu'au matin le ramier qui s'envole,
Leur dépeint à grands traits son trouble et sa douleur,
Et son long entretien avec le vieux jongleur.

Après qu'il eut parlé, le vaillant chef sauvage
Ayant poussé trois cris, se cacha le visage.

Le plus vieux du conseil prit la parole alors :

" Je ne sais quel génie a jeté sur nos bords
" Ces hardis guerriers blancs que tu sembles tant [craindre.
" Ils t'ont ravi tes fils : ton grand cœur peut se plaindre.
" Cependant je les crois moins cruels que rusés :
" Ils n'ont pas bu leur sang dans leurs crânes brisés.
" Ils auraient pu, sans peur, nous déclarer la guerre,
" Car leurs mains pour tuer s'emparent du tonnerre.
" Et s'ils sont les amis des esprits malfaisants
" Pourquoi nous ont-ils fait de si riches présents ?
" Ils veulent à tes fils enseigner leur langage.
" Et cette croix, ô chef, est peut-être le gage
" De leur prochain retour au milieu de nos bois.
" C'est peut-être leur Dieu : tous vinrent à la fois

" Se jeter devant elle à genoux sur la terre.

" Si nous la renversons redoutons leur colère.

" Mais pourquoi le jongleur n'est-il donc pas ici ?

" Lui qui se plait, ô chef, à nourrir ton souci,

" Il n'ose pas venir nous raconter de songe.

" Craindrait-il d'être enfin convaincu de mensonge ?

" Tapi comme un renard au fond de son terrier,

" Il ne redoute pas la flèche du guerrier.

" Pourquoi les hommes blancs nous tendraient-ils des [piéges ?

" Tu reverras tes fils avant que plusieurs neiges

" Aient aux bois suspendu leurs éclatants flocons,

" Car le grand Manitou sait consoler les bons.

" J'ai dit." Et le vieillard vint s'asseoir en silence.

Il était le plus sage, et sa mâle éloquence

Savait faire toujours prévaloir son conseil.

Quand il eut pris sa place un murmure pareil

Au grondement lointain d'une haute cascade,

Fit trembler l'humble toit du chef de la bourgade.

Tous ne se rendaient pas à ses sages avis.
La vengeance était douce à des cœurs asservis,
Des cœurs pliés au joug des passions brutales.

Pendant qu'ils accusaient tous les Visages-Pâles
D'être venus troubler la paix de leurs vieux jours,
Et que le chef pleurait sur ses fils, ses amours,
La cabane s'ouvrit. Haletante, effarée
Comme le cerf atteint d'une flèche acérée,
Une jeune Indienne entra soudainement.
Son œil noir scintillait comme le diamant ;
Son corps svelte, élancé, pliait comme le frêne ;
Sur ses flancs demi-nus ses longs cheveux d'ébène
Etendaient mollement un voile de pudeur ;
De l'arc ses noirs sourcils égalaient la rondeur ;
Du feuillage d'hiver son front mélancolique
Avait en ce moment la teinte métallique.

Cette femme c'était la douce Naïa,

Naïa fiancée au fier Domagaya.

Elle vient vers le chef :—" Je ne sais pas, dit-elle,

" Si tu daigneras croire à ce récit fidèle

" Que va faire à la hâte une naïve enfant.

" N'attaque pas la croix, un Esprit la défend !

" J'ai vu tout près assise une femme plus blanche

" Que l'écume des flots où la lune se penche !

" Plus belle que la fleur éclose le matin !

" Son langage plus doux qu'un chant d'oiseau lointain

" Faisait au loin vibrer le verdoyant feuillage !

" Ses vêtements de neige et son divin visage

" Brillaient comme un foyer allumé sous les bois !

" Ses bras avec amour enveloppaient la croix.

" Ecoute, me dit-elle, ô ma pauvre Indienne,

" Ecoute les conseils de la Vierge chrétienne.

" J'ai porté dans mon sein le Fils du Grand-Esprit.

" Le Grand-Esprit peut tout. Heureux ceux qu'il chérit ;

" Car il ne permet pas que le mal leur arrive.

" Il aime les tribus qui peuplent cette rive,

" Et c'est pour leur apprendre à saintement prier

" Que vers elles, un jour, vint un pieux guerrier.

" Les Blancs sont ses amis. Ils sont cléments et braves :

" Ils n'apporteront pas de cruelles entraves

" Au poignet vigoureux de l'homme des forêts,

" Mais d'un bonheur plus grand vous diront les secrets.

" Si vous osiez pourtant briser cette croix sainte,

" Le Grand-Esprit du ciel écouterait la plainte

" Des guerriers d'orient qui vont bientôt venir,

" Et vous ferait alors cruellement punir."

" Ainsi parla la Vierge : et sa bouche adorable

" Répandait autour d'elle un parfum agréable.

" Puis elle disparut dans les ombres du soir.

" Je la cherchai partout mais ne pus la revoir."

La voix de Naïa, sont accent de franchise,
Son visage agité d'une extrême surprise,
L'amour pour la vertu qu'on lui connut toujours,
Tout fait croire aux vieillards ses étranges discours.
Et le chef consolé, se berçant d'espérances,
Dit aux Vieux de son peuple : Oublions nos vengeances ;
" Puisque les guerriers blancs n'outragent pas nos droits,
" Laissons dormir la hache et respectons la croix ! "

III

JACQUES CARTIER

Pendant que dans les cieux les harpes solennelles
Redisent du Seigneur les gloires éternelles ;
Pendant que sur la terre un Esprit infernal
S'efforce d'assurer le triomphe du mal ,
L'ange du Canada qu'un zèle immense embrase
Sort du divin Séjour. Son vol rapide rase
Les astres lumineux dans l'espace semés
Comme au bord de la mer les phares allumés

Pour éclairer, le soir, le navire au flanc sombre.

Bien au-dessous de lui, dans les mondes sans nombre

Qui sont comme les fleurs des champs de l'infini,

Son regard inquiet voit le monde béni

Où le Fils du Très-Haut vint habiter lui-même,

Et son cœur est rempli d'une ivresse suprême.

La moitié de la terre est dans l'obscurité,

Mais il a le flambeau dont la douce clarté

Doit luire pour tout peuple assis dans les ténèbres.

Il découvre à la fois les lieux les plus célèbres.

C'est toi qu'il voit d'abord, illustre Bethléem !

Déicide cité, sombre Jérusalem,

Il te regarde aussi, mais ses yeux ont des larmes !

O Fille de Juda, qu'as-tu fait de tes charmes ?

Au milieu de tes monts, dans tes champs rocailleux,

Il voit étinceler tes dômes merveilleux,

O Rome, ville sainte, héritage de Pierre !

Mystérieux foyer d'où part cette lumière

Qui doit briller aux yeux de tout homme ici bas !
Opulente cité, toi qui prends tes ébats
Sur le rivage en fleurs de l'indolente seine,
Comme une jeune fille au bord d'une fontaine,
Il reconnaît aussi ta gloire et tes beautés !
Mais ce n'est pas vers vous, ô superbes cités,
Que l'ange se dirige en sa course rapide !

Sur le bord de la mer, dans une anse limpide
Où le souffle des vents n'agite point les flots,
Il est une humble ville où les gais matelots,
Font entendre, le soir, leurs chansons amusantes.
Cent navires cambrés sur leurs ancres mordantes,
Comme de fiers coursiers qu'une puissante main
S'efforce de tenir sur le bord du chemin,
Mirent avec orgueil leurs superbes mâtures
Dans l'onde où Saint-Mâlo voit luire ses toitures.

C'est là que tend le vol du divin voyageur.
L'occident resplendit d'une vive rougeur :
Le long des bords riants serpente la gondole ;
Et le soleil revêt d'une immense auréole
Le front pur de la mer qu'il dore en se couchant.
L'angelus du soir sonne ; et d'un accent touchant
Les pieux matelots invoquent tous Marie.

Mais quel est-il là-bas ce marinier qui prie
A genoux sur le pont de son coquet vaisseau,
Quand les autres déjà cherchent le chant nouveau
Qui va faire oublier la sublime prière ?
Son regard est rempli de la vive lumière
Que jette par torrents l'occident enflammé ;
Dans une sainte extase il paraît abimé.
Balançant dans les airs son aile diaphane,
Au-dessus de son front un moment l'ange plane,

Puis il vient près de lui se jeter à genoux.
Il lui parla tout bas un langage bien doux,
Car le dévot marin, pendant une heure entière,
N'entendit pas chanter la jeune batelière
Dont le fragile esquif se berçait tout auprès ;
Ni murmurer la brise à travers les agrès ;
Ni gazouiller l'oiseau perché dans les cordages ;
Ni rire d'un ris franc les joyeux équipages.
Et pendant qu'il était à genoux sur le pont.
Une auréole d'or enveloppait son front.
Mais nul sur le vaisseau ne vit l'ange descendre ;
Et pendant qu'il parlait aucun ne put l'entendre.

Quand le marin sortit de son recueillement
Les ténèbres du soir montaient au firmament,
Et sur les flots obscurs les carènes coquettes
A peine dessinaient leurs sombres silhouettes,

Sur quelques bâtiments tout semblait en repos ;

Sur d'autres s'éveillaient les caustiques propos,

Ou les accents plaintifs de l'humble cornemuse,

Ou les chansons d'amour qu'une naïve muse

Dictait au jeune mousse assis sur le gaillard.

Deux hommes, cependant, sombres comme un brouil-
[lard

Etaient assis ensemble, appuyés au vaigrage,

Et parlaient à voix basse un étrange langage,

Sur le même navire où l'Envoyé divin

Etait venu prier à côté du marin :

C'étaient Taiguragny le chasseur intrépide,

Domagaya son frère au pied leste et rapide.

Si le jour eut encore illuminé les cieux

On aurait vu des pleurs s'échapper de leurs yeux :

On aurait vu souvent leurs visages de cuivre

Se tourner vers la mer comme pour y poursuivre

Un fantôme chéri qui s'éloignait toujours.
L'un regrettait son arc et l'autre ses amours.

Cartier, car c'était lui qu'avait visité l'ange,
Eprouvait dans son cœur quelque chose d'étrange.
Eclairé par la foi, par l'espoir soutenu,
Il se sentait alors poussé vers l'inconnu.
Invisible à ses yeux, l'ange avait à son âme
Fait entendre longtemps sa parole de flamme.
Un trouble inexprimable agitait ses esprits.
Il voyait s'élever devant ses yeux surpris,
Comme au milieu des mers un magique mirage,
Les bords voluptueux d'un monde encor sauvage.
Dans ce monde nouveau mille peuples obscurs
Venaient devant la croix briser leurs dieux impurs,
Et redire au Seigneur une ardente prière.
Le sommeil bienfaisant fuyait de sa paupière ;

Il marchait à grands pas sur le pont du bateau
Et son pied résonnait comme un coup de marteau.
Il était obscédé par son rêve sublime,
Et sentait que le ciel, dans un langage intime,
Le pressait de chercher ces rivages nouveaux
Qu'il avait entrevus à l'occident des eaux.
Et pendant qu'il marchait comme un homme en délire,
Une légère barque aborda le navire.
Deux marins la guidaient sur les flots ténébreux :
Jalobert, Le Breton, deux amis généreux
Dont les jolis vaisseaux étaient mouillés en rade.
Ils venaient saluer leur noble camarade.
Cartier les accueillit avec empressement ;
Il ne s'efforça point de voiler son tourment.
Il leur dit les secrets de son âme expansive.
Son accent convaincu, sa voix persuasive,
En les intéressant surent les émouvoir,
Et faire dans leur cœur passer son doux espoir.

IV

FRANÇOIS I.

Au même temps François le roi chevaleresque
Formait dans son esprit un projet gigantesque.
Après avoir vogué pendant plusieurs longs mois,
Bravé mille périls et la mort mille fois,
Colomb avait trouvé ces régions lointaines
Où les rois se taillaient de superbes domaines ;

Et François indigné de voir les autres rois
Se hâter de ranger ces pays sous leurs lois,
Se disait en son cœur : " Quoi ! ces illustres princes
" Osent se partager ces immenses provinces
" Sans s'occuper de moi, sans me garder ma part ?
" Pensent-ils que craintif je me tiens à l'écart ?
" Mon drapeau flottera sur ces lointaines ondes,
" Et la foi par mes soins éclairera ces mondes ! "

Un jour qu'il fit sortir ses fidèles valets,
Il se retira seul au fond de son palais
Et tomba tout à coup dans un sommeil étrange.
Il eut alors un songe. Il vit venir un ange.
Comme un globe de feu qui glisse dans les airs
Cet ange s'avançait sur les vagues des mers ;
Et les ondes sous lui courbaient leur cime fière ;
Et sur ses pas restait un sillon de lumière,

Comme un lien de paix, un symbole d'amour
Qui devaient à la France attacher de ce jour
Les rives d'où venait le messager céleste.
L'ange approchait toujours, et d'un sublime geste
Montrait au fond des mers un rivage lointain :
—" Vois-tu, s'écriait-il, ô vaillant souverain,
" Vois-tu cet autre monde enseveli dans l'ombre ?
" Quand l'Europe à son tour comme un vaisseau qui [sombre,
" Aura vu s'entr'ouvrir, dans la suite des temps,
" Le gouffre de l'oubli sous ses pas chancelants,
" Ce monde jeune encor, plein de sève et de vie,
" Verra toute la terre à ses lois asservie.
" Alors il fleurira comme les rejetons
" Dont les tendres rameaux se couvrent de boutons,
" Pendant que tout près d'eux un vieil arbre se fane.
" Jusqu'ici cependant c'est dans un but profane
" Que les grands de l'Europe ont volé sur ces bords.
" Leur immense avarice a cherché des trésors.

" Mais toi, va du Seigneur publier la clémence;
" Et porter en ces lieux la divine semence."

Ainsi parlait cet ange; et le son de sa voix
Vibrait comme le cor qui chante sous les bois.
Il s'approcha du prince et sa lèvre vermeille
Lui murmura tout bas d'autres mots à l'oreille ;
De son sommeil alors aussitôt s'éveillant,
Le roi vit s'envoler un fantôme brillant.

Le soleil n'avait pas de ses rayons d'opale
Eclairé bien souvent la grande capitale,
Lorsque devant le trône un illustre marin
Vint tenir ce langage au jeune souverain :
—" De ses feux bienfaisants l'astre du jour inonde
" Sans jamais se lasser tous les peuples du monde ;

" Il pare l'orient des plus vives couleurs ;
" L'occident se réchauffe à ses douces ardeurs.
" Ainsi de notre foi la céleste lumière
" Devrait illuminer la terre toute entière ;
" Et j'ose croire, ô roi, que le désir de Dieu
" Est qu'elle soit ainsi répandue en tout lieu.
" Elle est, comme le jour de l'orient sortie ;
" Sa course à l'occident ne s'est pas ralentie ;
" Mais cependant il est au-delà de ces mers
" Des peuples que Satan tient encor dans ces fers,
" Des lieux que l'ignorance étreint dans ses ténèbres,
" Comme au milieu des nuits, dans ses ongles funèbres,
" Le hibou taciturne étreint un jeune oiseau.
" Prince, ne faut-il pas qu'enfin de son flambeau
" La foi daigne éclairer ces malheureux rivages ?
" Dieu ne refuse pas aux nations sauvages
" Qui vivent comme l'ours au milieu de leurs bois,
" Le rayon de soleil qui brille sur nos toits :

" Ne veut-il pas aussi ce Dieu dans sa clémence,

" Que la lumière arrive à leur intelligence,

" Et que leur cœur rempli de respect et d'amour

" Sache adorer enfin et prier chaque jour

" Celui qui fit pour l'homme et le ciel et la terre.

" J'ai déjà sillonné sur ma barque légère

" Jusques à l'Occident, l'océan étonné.

" Ce voyage hardi vous l'aviez ordonné.

" Le succès fut heureux mais la gloire incomplète,

" Car nulle terre alors ne fut notre conquète,

" Et la France à ces lieux, vous le savez, ô roi,

" N'a pu donner encor ni son nom, ni sa foi.

" Mais daignez à mes soins confier un navire,

" J'irai, s'il plait au ciel, fonder un vaste empire

" Où le nom de la France et celui du Seigneur

" Seront ensemble unis au fond de chaque cœur."

Quel était ce marin dont la voix inspirée
Retentissait ainsi sous la voute dorée
De l'antique château des souverains français ?
O Cartier, c'était toi ! Fier d'un premier succès,
Tu te laissais bercer de la douce espérance
D'être agréable au ciel comme utile à la France.
Le roi surpris, ému, t'embrassa tendrement,
Et d'accomplir tes vœux fit alors le serment.

V

LE DÉPART

Souvent pour saluer l'aurore virginale
L'alouette a redit sa chanson matinale ;
Et le soleil couchant, de ses reflets pourprés
A souvent revêtu les ondes et les prés.
Le port de Saint-Malo luit comme une topaze ;
Le rapide alcyon d'une aile agile rase

La surface immobile et brillante des flots.

Des divers bâtiments les joyeux matelots

Echangent des saluts que les échos répètent.

Les vaisseaux aux flancs noirs dans les eaux se reflètent

Comme les noirs enfants du rivage Africain

Dans leurs flots rafraichis par le vent du matin.

Sur les mâts élancés le pavillon retombe

Comme un triste linceul sur les bords d'une tombe.

Le vent ne souffle pas. L'eau dort sur le galet.

Mais le soleil levant comme un rouge boulet

Vient de sortir soudain de l'horizon de brume,

Et le vieux matelot que le repos consume

A senti dans son cœur se ranimer l'espoir :

—" Je voguerai, dit-il, avec le vent du soir !

Mais quels sont ces vaisseaux qui se couvrent de [monde?

Cent barques autour d'eux s'entrelacent sur l'onde,

Comme autour d'une ruche ondoie un jeune essaim :

Un murmure éclatant s'élève de leur sein :

Leurs mâts sont retenus par de nouveaux cordages ;

Le peuple pour les voir accourt sur les rivages.

Avec leurs pavillons aux brillantes couleurs

Ils semblent des coteaux qui se couvrent de fleurs.

Ils sont trois. Le premier sur les vagues d'opale

Se cambre fièrement ainsi qu'une cavale ;

Son nom " La grande Hermine " est écrit sur son flanc :

A la cime du mât flotte le drapeau blanc.

C'est Cartier qui commande à ce joli navire.

Le second qui plus loin lève son ancre et vire,

C"est " La Petite Hermine." Auprès l' " Emérillon "

Se drape avec orgueil dans son grand pavillon.

Le Breton, Jalobert, sur les ondes lontaines

Doivent, avec Cartier, conduire ces carènes.

Cependant un doux son fait retentir les airs
Et va dans le lointain expirer sur les mers.
C'est de l'airain sacré l'humble voix qui s'empresse
D'appeler, au matin, les chrétiens à la messe.
Des vaisseaux pavoisés on voit les matelots
Descendre promptement dans leurs légers canots.
Sous leurs charges ceux-ci, ployant comme une mule,
S'enviennent s'échouer à la rive où circule
Comme au jour du chômage un peuple curieux.
C'est vers Cartier d'abord que se portent les yeux.
Il marche le premier. La vertu se dessine
Sur son front élevé que le jour illumine.
Sa joue est cave et pâle et son rire serein,
Et dans son œil profond brille un rayon divin.
Vers l'église remplie à grands pas il s'avance ;
Et tous les matelots le suivent en silence.
Le temple s'est paré de riches ornements,
Le prêtre a revêtu ses plus beaux vêtements ;

Un chant plus solennel monte du sanctuaire ;
L'encens est plus suave et la foi plus sincère.
Aux colonnes du chœur flottent de grands drapeaux,
Et sur l'autel doré brillent mille flambeaux.
Pendant que le Pasteur offre le sacrifice,
Les marins à genoux, pour se rendre propice
Le Dieu dont l'univers aime et bénit la loi,
Ne cessent de prier avec ardeur et foi ;
Et leurs fronts humblement s'inclinent jusqu'à terre
Au moment solennel où le divin mystère
S'accomplit à la voix du ministre de Dieu.
Un silence profond règne alors au saint lieu.
Le prêtre se recueille et dans sa foi sublime
Elève vers le ciel la céleste Victime.

Adorez, ô marins ! adorez à genoux
Ce Sauveur bien aimé qui descend parmi vous !

Il est de tout bienfait l'inépuisable source !
Les anges vous suivront en votre longue course !
Il leur ordonnera de guider vos vaisseaux
A travers l'océan, vers des pays nouveaux !
Avec quelle ferveur votre âme réjouie
Va se nourrir bientôt de ce doux pain de vie !
Toi Cartier, le premier, as l'insigne bonheur
De voir le Dieu du ciel descendre dans ton cœur !
Après toi, tour à tour, au sanctuaire même,
Chaque marin reçoit cette faveur suprême !
Maintenant pleins d'espoir et bravant les dangers,
Allez, pieux marins, vers des bords étrangers !

La messe est terminée et la foule environne
Les nombreux matelots dont la face rayonne
Comme l'arbre argenté par le givre d'hiver;
Elle couvre bientôt la rive de la mer.

Pendant que les marins montent sur leurs navires
On voit luire des pleurs à travers leurs sourires.
Ils laissent sur les bords peut-être pour toujours,
Les uns le doux objet de leurs tendres amours,
Les autres, leurs amis, leur mère vénérée,
Un père infirme et vieux, une sœur éplorée.

Cependant le vent souffle et soulève les flots,
Et sur trois bâtiments on voit les matelots
Lever l'ancre en chantant et dérouler les voiles.
Comme dans l'or des cieux se bercent trois étoiles,
Les orgueilleux vaisseaux se bercent un moment
Et tracent dans la mer un sillon écumant.

Voguez, braves marins, vers un autre rivage !
Le monde redira votre étonnant courage

Et bénira vos noms ! Et toi, noble Cartier,

Ta gloire remplira l'univers tout entier !

Voguez, braves marins ! que le ciel vous conduise !

A vos yeux inquiets que son étoile luise

Pour éclairer les eaux et signaler l'écueil !

Et que l'onde pour vous ne soit pas un cercueil !

VI

L'ANGE DÉCHU

Le vent souffle toujours. De la cime des vagues
S'élèvent jusqu'au ciel des bruits tristes et vagues ;
Et les flots onduleux roulent vers le couchant
Comme de blancs troupeaux qui bondissent au champ.
Tel qu'au dessus des mers, ouvrant leurs blanches ailes,
On voit se balancer, camarades fidèles.

Trois cygnes gracieux ; ainsi les trois vaisseaux
Déjà bien loin du port se bercent sur les eaux.
L'onde amère à leur proue étincelle et bouillonne,
Comme au mors d'un coursier que le fouet aiguillonne
Brille un flocon d'écume. Attentifs et muets,
Le cœur livré peut-être à de tardifs regrets,
Les matelots, debout, sont tournés vers la grève
Qui disparait sous l'onde et s'enfuit comme un rêve.
Les coteaux à leurs yeux abaissent leurs sommets,
Les élégants clochers éteignent leurs reflets,
Et les prés verdissants leur charmante nuance.
Déjà dans le lointain les rives de la France
Semblent ne former plus qu'un flexible cordon
Qui ceinture les flots au bord de l'horizon.
Ainsi nous voyons fuir avec trop de vitesse
Les rivages fleuris de l'heureuse jeunesse !
Nous voguons nous aussi vers des bords inconnus :
Heureux ceux que l'espoir a toujours soutenus !

Nos regards sont tournés vers cet âge tranquille
Où nos légères nefs trouvaient un sûr asile
Contre le souffle amer d'un monde mensonger !
Mais un voile de brume, un nuage léger
Enveloppent déjà de leurs replis de soie
Cet âge d'innocence, et d'amour et de joie !
Il disparait bien vite ! et nos regards en pleurs
S'épuisent à chercher ses suaves couleurs !
Lui-même aussi n'est plus qu'une ligne étrécie
Qui brille à l'horizon de notre pauvre vie !

Cependant fendant l'air d'un vol sinistre et prompt,
Un archange déchu qui portait sur son front
Le stigmate honteux qu'y mit le premier crime,
Se hâtait d'arriver à l'éternel abime.

Loin des mondes brillants pour lesquels le jour luit,
Dépouillé de tout charme et perdu dans la nuit,
Se trouve un vaste lieu dont l'aspect glace et navre
Comme un sépulcre noir, comme un hideux cadavre ;
C'est là que le Seigneur a jeté pour jamais
Cet ange qui du ciel osa troubler la paix.
Avec lui sont tombés ces Esprits pleins d'audace
Qui, dans leur fol orgueil, n'ont point demandé grâce
Au Maître tout puissant qu'ils avaient offensé.
Ils maudissent enfin leur projet insensé ;
Mais leur regret est faux et leur souffrance vaine,
Car leurs cœurs sont toujours pour Dieu remplis de [haine.
Ils sortent quelques fois de leurs brûlants cachots ;
Ils traversent sans bruit le funèbre chaos
Qui les entoure au loin d'un cercle lourd et sombre,
Comme les doigts d'un mort qui vous étreint dans [l'ombre :
Mais leur peine est la même ; ils souffrent en tout lieu ;
Et partout les poursuit la justice de Dieu.

Aux enfers arrivé, l'ange maudit s'arrête ;
Avec un rire amer il relève la tête
Et jette aux cieux lointains un blasphème impuissant.
Alors la porte s'ouvre. Il entre en frémissant
Dans le gouffre rempli de flamme et de fumée.
Des damnés furieux la plainte accoutumée
Caresse son oreille et réjouit son cœur.
Il leur jette en passant un sourire moqueur ;
Et tâchant d'écarter de ses deux mains la flamme,
Comme un homme qui nage écarte chaque lame,
Il s'approche du trône où s'assied Lucifer :
—" Noble rival du Dieu qui creusa cet enfer,
" Satan, je viens, dit-il, de parcourir ce monde
" Que le maître du ciel de ses bienfaits inonde,
" Comme pour se moquer de nos tristes malheurs
" Et nous faire sentir de nouvelles douleurs.
" Bien des hommes de foi prônent encor la gloire
" Du tyran qui sur nous remporta la victoire.

" Mais malgré les faveurs qu'il épanche sur tous,

" La pluspart, ô Satan, l'outragent avec nous.

" Peut-être que bientôt leur noire ingratitude

" Eteindra son amour et sa sollicitude ;

" Et ces êtres chéris au bonheur destinés

" Dans les flammes seront comme nous enchaînés.

" O la lutte superbe ! ô la belle vengeance !

" Qu'il sache, l'ennemi, quelle est notre puissance !

" Nous sommes rois ici comme lui dans son ciel !

" La terre près du sien élève notre autel !

" Combattons cependant, ne cessons pas la guerre !

" Les amis de son nom ne se reposent guère !

" Voici qu'ils vont déjà, pareils à des géants,

" Sur de hardis vaisseaux franchir les océans,

" Pour apprendre sa gloire aux peuplades sauvages

" Qui nous rendent encor de fidèles hommages !

" N'ai-je pas vu moi-même, ô puissant Lucifer,

" Trois navires voguer au milieu de la mer !

" Ils vont au Canada renverser notre culte,

" Et faire à ta puissance une sanglante insulte !

" Ils portent vers ces bords des Prêtres du vrai Dieu !...

" Ces hommes dévoués nous troublent en tout lieu...

" En ruses, en moyens notre esprit est fertile,

" Nous pouvons rendre encor leur projet inutile.

" C'est à toi d'ordonner, c'est à nous d'obéir !

" Que Dieu sache comment nous voulons le haïr !

Et cessant de parler, le fidèle ministre

Leva sur Lucifer son œil fauve et sinistre.

Une langue de feu le mordit aussitôt

Et lui fit exhaler un lugubre sanglot.

Sur leurs brasiers ardents les damnés se tournèrent,

Et de leurs cris plaintifs les enfers résonnèrent.

Après avoir paru se recueillir un peu,
Le fier Satan, debout sur son trône de feu,
Laissa tomber ces mots de sa bouche maudite :
—" Oui, c'est en vain que Dieu du haut du ciel médite
" D'empêcher mon pouvoir de sortir hors d'ici !
" Comme lui je suis roi : J'ai mes sujets aussi !
" Mon joug semble plus doux, mes promesses plus belles :
" Je puis rendre à ses lois tous les peuples rebelles.
" Si vous me secondez de vos nobles efforts
" Nous verrons à la fin où seront les plus forts.
" De nous avoir vaincus je veux qu'il se repente !
" Son ciel est escarpé ; mais une douce pente
" Vers mon sombre royaume entraine les mortels.
" Ranimons le combat ; renversons ses autels !
" Que les bons serviteurs que son amour protége
" Trouvent sur leur chemin à chaque pas un piége !
" Et ne laissons jamais le flambeau de la foi
" S'allumer aux pays qui vivent sous ma loi.

" Il faut faire périr les hommes téméraires
" Qui veulent éclairer ces ténébreuses terres !
" Ministre dévoué, tu dis que sur les eaux,
" Cherchant le Canada, trois rapides vaisseaux
" S'avancent secondés par un vent favorable ?
" Je saurai déjouer ce complot formidable.
" Au fond de l'océan, dans son lit de limon,
" Repose, tu le sais, un perfide démon :
" C'est l'Esprit de la mer. Il commande les ondes :
" C'est lui qui les appaise ou les rend furibondes.
" Va, dis-lui sans retard qu'il déchaine les vents
" Et lance jusqu'au ciel les flots noirs et mouvants."

Aînsi Satan parla. Son ministre docile,
Aussi pervers que lui sans être moins habile,
Animé du désir de propager le mal,
Se hâta de laisser le séjour infernal.

Comme un trait enflammé dans une nuit obscure,
Il traversa les champs vides, froids, sans murmure,
Qui s'étendent autour des gouffres éternels.
Il entendit de loin les hymnes solemnels
Que la terre chantait à son Céleste Maître.
Peut-être un noir courroux, un souvenir peut-être
Fit briller un moment une larme à ses yeux :
Ce ne fut que l'éclair qui passe dans les cieux,
Et bientôt il s'arma de sa froideur première.
Il aborda ce monde inondé de lumière,
Cet astre favori que son divin Auteur
Se plut à décorer avec grâce et splendeur
Comme le front serein d'une épouse nouvelle.
Comme un sinistre oiseau se berce sur son aile,
Il se berça longtemps sur les vagues des airs
Et vit les trois vaisseaux qui sillonnaient les mers.
Alors il s'élança vers les grottes profondes
Que l'Esprit de la mer habite sous les ondes.

Dans le flanc limoneux d'un verdâtre rocher
Où le reptile impur se plait à se cacher,
Le perfide démon a choisi sa demeure.
C'est là que soucieux on le trouve à toute heure
Tramant contre le ciel, pour tromper son ennui,
Des projets que souvent Dieu tourne contre lui.
Le paresseux polype et l'impure limace
Agitent à ses pieds leur glutineuse masse.
Il tient au lieu de sceptre un roseau dans sa main ;
Sa barbe en verts réseaux retombe sur son sein ;
Et sur son cou nerveux sa glauque chevelure
Semble d'un tronc vieilli la mousseuse ramure.
Quand il voit arriver l'envoyé des enfers,
Il sourit en secret d'un sourire pervers :
—" Que demande, dit-il, à ma faible puissance
" Le glorieux esprit dont la seule présence
" Faisait trembler jadis l'orgueilleux roi du ciel."
—" O roi de l'Océan, notre prince immortel

" Demande ton secours dans une grande lutte.

" Aux menaces des cieux il est toujours en butte.

" Voilà que maintenant un lâche adorateur

" De ce tyran jaloux, dur et persécuteur

" Qui nous précipita, pour un prétendu crime,

" Dépouillés de tout bien, dans l'éternel abîme,

" Conduit impunément sur tes dormantes eaux,

" Vers les bords Canadiens trois orgueilleux bateaux !

" Il va proclamer Dieu sur ces terres barbares,

" Et porter la lumière aux peuplades ignares !

" Laisse souffler les vents et soulève les flots.

" Qu'il périsse le traitre avec ses matelots !

" Et que le Dieu qu'il sert, s'il s'en pense capable,

" Vienne alors l'arracher à ta haine implacable ! "

Il dit, et sans retard remontant sur la mer,

Il vole en blasphémant aux portes de l'enfer.

VII

LA TEMPETE

Une brise légère enfle à peine les voiles ;
Les nuages vermeils, comme de blanches toiles,
Pendent à l'horizon dans la pourpre des cieux :
Et sous les chauds baisers d'un soleil radieux
On aperçoit rougir les vagues balancées ;
De même le front pur des jeunes fiancées,

Sous le premier baiser de l'amoureux époux.
S'illumine soudain d'un éclat vif et doux.
Des oiseaux égarés dans leurs courses lointaines
Viennent se reposer sur le bout des antennes.
Autour des bâtiments, les habitants des mers,
Se livrant, tour à tour, à mille jeux divers,
Font reluire au soleil, sur les ondes limpides,
Les écailles d'argent de leurs croupes humides,
Quelques-uns des marins se livrent au repos.
Les autres, réunis, par de plaisants propos
S'efforcent d'éloigner l'ennui qui les obsède.
Il parlent de la sœur qui pour eux intercède
Auprés de l'humble Vierge et de son divin Fils ;
Ils répètent en chœur les chansons du pays ;
Puis en esprit, d'avance, ils tâchent de se peindre
Les rivages nouveaux qu'ils espèrent atteindre.
L'intrépide Cartier, debout sur le gaillard,
Plonge dans l'occident le feu de son regard,

Se demandant déjà si du sein de cette onde
Il ne verra point naître une terre féconde.

La brise cependant ne ride plus les eaux.
Et sur les flots unis s'arrêtent les vaisseaux.
Le long de chaque mât tombe la voile blanche
Comme un feuillage lourd sur un tronc qui se penche.
Ce calme inattendu des matelots surpris
Agite tout à coup les tranquilles esprits.
Un silence effrayant règne dans l'atmosphère :
Une flamme subtile, ondoyante, légère,
Court le long du cordage, et dans son mol essor
Le couvre tout entier de ses aigrettes d'or.
Sur le flanc du vaisseau reste un sillon d'écume :
On voit à l'horizon comme un rideau de brume
Où cachant à demi son orbe étincelant,
Le soleil radieux luit comme un œil sanglant.

Cependant vers le nord un nuage se forme :
Il parait s'avancer comme un géant énorme
Dont les pesants talons s'enfoncent dans les mers
Et dont le front altier disparait dans les airs.
Les prudents matelots redoutant les orages,
Montent dans les haubans, préparent les cordages,
Amarrent chaque voile aux vergues avec soin.
Un bruit lugubre et sourd se fait entendre au loin.
L'oiseau des ouragans sur l'onde vient s'ébattre.
Le vent ne souffle pas et l'océan verdâtre
Voit son perfide sein frissonner de fureur.
Le soleil s'est caché ; la nuit pleine d'horreur
Dans les replis des flots bercent ses lourdes ombres.
Debout au pied des mâts, les marins tristes, sombres,
Sentent un vague effroi s'emparer de leur cœur
Et demandent au ciel d'éloigner le malheur,

Cartier regarde tout d'un œil calme et tranquille:
Il ne s'agite point d'une crainte inutile :
Son esprit reste ferme en face du danger.
Il sait que le Seigneur peut bien le protéger.
Il parle aux matelots, et sa voix les engage
A demander à Dieu la force et le courage.
Sa parole à leur cœur rend la sérénité,
Et chacun prend son poste avec tranquillité.

Tout à coup un éclair déchire les nuages ;
Un sifflement aigu s'échappe des cordages ;
Par un vent furieux les navires fouettés
Inclinent leurs flancs noirs sur les flots irrités.
La mer comme un volcan semble lancer des flammes :
Les vaisseaux jusqu'au ciel montent avec les lames
Pour descendre aussitôt dans le gouffre béant.
On dirait que tout va tomber dans le néant !

De plus en plus aux cieux les ombres s'épaississent :
Sous les efforts du vent les mâts craquent, gémissent :
Les ponts sont balayés par des flots écumants ;
Et le tonnerre unit ses longs mugissements
Aux sanglots de la bise, aux grondements des vagues :
Et les éclairs blafards de leurs lumières vagues
Illuminent les cieux et les mers confondus.

Cependant les vaisseaux dans les ombres perdus
Voguent séparément au gré de la tempête.
Devant l'arrêt du ciel Cartier courbe la tête.
Il espère toujours : ce sublime marin
Au milieu de l'orage est demeuré serein !

La nuit qui sur la mer vient d'étendre son aile
A cet affreux tableau donne une horreur nouvelle.

Le marin ne voit pas son léger bâtiment
Que parait engloutir le terrible élément,
Si ce n'est toute fois aux lueurs de la foudre
Qui semble s'acharner à tout réduire en poudre.
Mais le vaisseau revient sur le flot agité
Comme un noble escadron qui cent fois culbuté
Se relève aussi fort et remonte sans cesse
A l'assaut d'un rempart ou d'une forteresse.
Le pilote incertain et perdu dans la nuit
Ne sait plus vers quel lieu son navire s'enfuit :
Le matelot troublé croit que Dieu l'abandonne
Et que pour lui déjà la dernière heure sonne.
Pendant toute une nuit, et pendant tout un jour
Nul astre du beau temps n'annonce le retour.
La mort plane partout. Dans leurs humides franges
Les flots semblent rouler avec des bruits étranges,
Tantôt un cri moqueur, tantôt un rire amer :
C'est le ricanement du démon de la mer !

VIII

TERRE

Salut ! brillant soleil ! Salut ! douce lumière !
Tu viens chasser la nuit de ma triste paupière
Et rendre au ciel d'azur sa suave gaité,
Au perfide océan sa sauvage beauté !
Devant toi l'aquilon a vu tomber sa rage !
Devant toi s'est enfui le vagabond nuage !

Tu parsèmes la mer de lumineux sillons
L'oiseau sèche son aile à tes chastes rayons !
Salut, astre charmant ! mais où sont les carènes
Que le vent dispersa sur les ondes lointaines,
Pendant que dépouillé de ton éclat si doux
Tu te cachais d'effroi dans le ciel en courroux ?

Comme un oiseau blessé par la flèche stridente
Se traine vers les bois, et d'une aile pendante
Rase les prés en fleurs et les champs de moisson,
J'en vois un qui s'incline au bord de l'horizon !
Ses cordages rompus, ses voiles déchirées
Voltigent au dessus des vagues azurées,
Comme les blancs flocons que les jeunes agneaux
Accrochent en passant aux nœuds des arbrisseaux.
Cependant les marins, pleins d'un nouveau courage,
Réparent le désordre apporté par l'orage,

Et déjà le navire avec rapidité

S'ouvre un large chemin sur le flot argenté.

Le ciel veille sur toi ! vogue charmant navire !

Vogue, favorisé par un tiède zéphire !

Le démon de la mer, honteux et confondu,

Dans son antre de boue est déjà descendu.

Le Seigneur a parlé, les esprits des ténèbres

Se sont précipités dans les gouffres funèbres.

Lucifer a senti comme un soufflet sanglant

Qui lui fit devant Dieu courber son front tremblant.

Vogue, ô joli navire, avec ta noble troupe !

Un pilote divin s'est assis à ta poupe !

Pour veiller sur ton sort, l'Ange du Canada,

Dans l'orage et la nuit, sans cesse te guida !

Longtemps, longtemps ainsi vogue "La Grande Her-
[mine."

Il sillonne tantôt une mer qu'illumine

Les reflets chatoyants du paisible matin,
Tantôt les flots dorés par l'éclat incertain
De l'astre de la nuit qui monte sous la nue.
Agenoux sur le pont, les marins, tête nue,
Viennent avec respect prier matin et soir,
Et demander encor le courage et l'espoir.

Cependant deux vaisseaux sont perdus sur les ondes.
Sont-ils ensevelis sous les vagues profondes ;
Ou sans voiles, sans mâts, sous un ciel inconnu,
Est-ce en vain que pour eux le calme est revenu ?
L'ange du Canada, comme un débile athlète,
S'est-il donc contenté d'une gloire incomplète ?
Au démon de la mer demi-victorieux
A-t-il abandonné ce butin précieux ?

Immobile, de bout au pied du mât de hune,
Cartier verse des pleurs sur la triste infortune
Des braves compagnons de ses nobles travaux.
Ils devaient avec lui fouler ces bords nouveaux
Que le ciel étonné promit à son audace !
Vainement de la mer parcourant la surface,
Son humide regard cherche quelque point noir
Qui pourrait un moment tromper son désespoir :
La mer de toute part est limpide et déserte !
Au dessus de ses flots nulle aile n'est ouverte !
Les matelots aussi, touchés de ce malheur
Eprouvent dans leur âme une amère douleur :
Leurs propos sont moins gais ; leurs chansons plus do-
[lentes
Dans l'air calme du soir trainent leurs notes lentes.

Le flot se ride et tremble à l'haleine des vents
Comme un front de vieillard sous le souffle des ans.

Le soleil est entré dans sa couche pudique.
De nouveau sur la mer la nuit mélancolique
Avec son noir manteau se promène sans bruit,
Et sur son front d'ébène une étoile d'or luit.
Et le navire vogue ! et sa coquette voile
Sur la vague d'azur tremble comme l'étoile !
Endormis sur le pont, la pluspart des marins
Ont pour quelques moments oublié leurs chagrins.
Cartier veille toujours. Une douce espérance
Soutient son énergie et calme sa souffrance.
Il lui semble que l'onde en ses replis profonds
Berce de verts rameaux et de flexibles joncs ;
Et que l'air est rempli d'un arôme sauvage
Comme celui qu'exhale un jeune et chaud feuillage ;
Et sur l'aile des nuits son cœur reconnaissant
S'élève avec amour vers le Dieu Tout-Puissant,

La nuit s'est envolée et le vent souffle encore.
Au fond de l'Orient la matineuse aurore
Lève son front orné d'un éclat chaste et doux.
Le soleil qui la suit comme un fidèle époux,
D'une poussière d'or, de mille traits de flamme
Emaille et fait briller la vagabonde lame,
Poussant d'étranges cris, de superbes oiseaux
Rasent dans le lointain la surface des eaux,
Ou planent dans les airs au dessus du navire.
Un doux pressentiment ranime et fait sourire
Les marins réunis sur le gaillard d'avant.
Le mousse dans le mât remonte plus souvent,
Espérant chaque fois que de l'onde azurée
Son œil verra surgir la terre désirée.
Le vent fraichit toujours, et le fier bâtiment
Vers le monde nouveau marche rapidement,
Et Cartier tout ému, l'œil rempli de lumière,
Regarde l'eau qui vole ainsi qu'une poussière.

Il aime son vaisseau, comme un vieil écuyer
Aime, quand il hennit, son vigoureux coursier.

Quel est ce long sillon qui s'élève des vagues ?
Il est vêtu d'azur et ses formes sont vagues
Comme un rêve d'amour dans un cœur innocent !
Il s'avance ! Il s'avance ! Il va s'élargissant !
Est-ce un monde réel ? Ou n'est-ce qu'un mirage
Qui brille comme un songe aux yeux de l'équipage ?
Soudain une clameur s'élève jusqu'aux cieux :
" Terre ! terre ! " ont crié les matelots joyeux,
Et le vaste Océan a redit : " Terre ! terre ! "
Et Cartier, tout en pleurs, courbe son front austère,
Adore dans l'amour le Dieu de sainteté
Qui pour lui fait si haut éclater sa bonté !
Et les pauvres marins transportés d'allégresse,
Oublièrent alors un moment leur tristesse,
S'embrassèrent entre eux, se serrèrent les mains,
Et jetèrent au vent mille joyeux refrains !

IX

UNE ILE

Comme un athlète heureux qui remporte la palme,
Le navire s'arrête au fond d'une anse calme
Que le rivage ceint de ses bras arrondis.
Dans les flots de cristal les arbres reverdis
Se plaisent à mirer leur grande et sombre image:
Et d'agiles oiseaux au chatoyant plumage

Ornent comme des fleurs les feuillages touffus :
Et du fond des forêts des chants gais et confus
S'élèvent tout à coup ponr saluer les hôtes
Que le ciel a conduits sur ces lointaines côtes.

Les marins agités d'indicibles transports
Descendent cependant sur ces sauvages bords.
Tourmentés par la crainte et par l'inquiétude,
Leur cœur s'ouvre à la joie en cette solitude
Où l'orgueilleuse mer vient humblement mourir.
Ils foulent le gazon ; se plaisent à courir
Sous le dôme ondoyant des arbres séculaires ;
Réveillent les échos de ces lieux solitaires
Par leurs cris d'allégresse et leurs couplets joyeux ;
S'enivrent du parfum des arbres résineux ;
Escaladent les rocs ; montent dans les feuillages
Comme ils montent sur l'eau dans leurs tremblants [cordages.

Ainsi jusques au soir, d'un pied souple et léger,
Ils parcourent gaiment lé rivage étranger :
Mais quand l'oiseau des nuits s'enfuit de sa cellule,
Quand aux cimes des pins tremble le crépuscule,
A la voix de Cartier, sur le pont du vaisseau
Avec empressement tous montent de nouveau ;
Puis ensemble à genoux, ils élèvent leur âme
Vers celui qu'en tout lieu la nature proclame ;
Et cette mer tranquille, et ces immenses bois
Entendent louer Dieu pour la première fois !
Pour leurs frères aimés que les vents dispersèrent
Avec ferveur et foi les matelots prièrent.

Deux hommes, par leur geste et sur leurs fronts [cuivrés,
Laissent voir le bonheur dont ils sont enivrés
A l'aspect imprévu de la rive déserte.
Leur âme si longtemps froide, insensible, inerte,

A retrouvé la vie et repris sa gaité,
A leurs esprits ardents sourit la liberté,
Pareils à deux oiseaux dont la prison s'entr'ouvre,
Ils prendront leur essor vers le bois qui recouvre
La cabane où jadis ils virent de beaux jours,
Les os de leurs aïeux et leurs tendres amours.

Le lendemain matin, au lever de l'aurore,
Quand la grive chanta sa cantate sonore,
Quand la fleur entr'ouvrit son calice odorant,
Et que l'onde effleura le sable en murmurant,
Cartier et ses marins revinrent aux rivages
Amenant avec eux les deux captifs sauvages.

Ils marchèrent longtemps, tantôt au bord des eaux,
Tantôt sur les rocs nus ou sur les verts coteaux,

Cherchant où s'étendait cette terre fertile.
Ils purent voir enfin qu'elle n'était qu'une ile
que la mer étreignait dans ses bras palpitants,
Mais au nord, au midi, du sein des mers sereines,
Ils virent s'élever d'autres terres lointaines.
Et pendant qu'ils marchaient dans les épais taillis,
Les oiseaux effrayés s'élançant de leurs nids
Faisaient vibrer les bois de leurs notes stridentes.
Et les deux Indiens dans leurs âmes ardentes.
Eprouvaient le besoin de s'envoler comme eux.

Domagaya pourtant, sous les bois ténébreux,
Poursuit, armé d'un arc qu'il fit d'un jeune frêne,
Un oiseau gigantesque au plumage d'ébène.
Il est bien loin déjà : ses compagnons surpris
Jettent pour l'appeler, tour à tour, de vains cris.
Il court comme un chevreuil sur le tapis de mousse :

La liberté jamais ne lui parut plus douce.

Au sommet élevé d'un odorant sapin,

Fatigué d'un long vol, l'oiseau s'arrête enfin

Croyant avoir vaincu le chasseur insensible.

Domagaya joyeux, bande son arc flexible

Et s'apprête à percer l'oiseau trop confiant.

Mais il a tardé trop. Une flèche en criant

De l'arbre chevelu perce l'altière cime,

Et d'un autre chasseur l'oiseau tombe victime.

Le sauvage étonné ne sait plus que penser :

L'espérance et la peur l'empêchent d'avancer.

Est-ce un enfant des bois qui vient à sa rencontre,

Ou le bon manitou qui devant lui se montre

Pour le sauver enfin des entraves des Blancs ?

Des pas froissent le sol sous les arbres tremblants ;

Le feuillage s'écarte et le rameau s'incline,

Et soudain apparait une forme divine.

Un sentiment d'effroi saisit Domagaya :

Il reconnait pourtant la jeune Naïa :

Mais il ne peut encor lui dire une parole.

Jusqu'au pied du sapin la chasseresse vole

Et va saisir l'oiseau que sa flèche a percé.

Elle aperçoit alors contre un arbre adossé

L'homme que pour époux a choisi sa tendresse :

Elle lui tend les bras, jette un cri, puis s'affaisse !

Mais l'amant auprès d'elle à genoux s'est jeté :

Il soulève son front brillant de pureté,

Et pour la réchauffer tient sa main refroidie.

Une tendre parole à son âme engourdie

Rend insensiblement la force et la vigueur :

Elle ouvre ses grands yeux tout remplis de langueur :

—" O toi qui m'apparais sous ce désert feuillage

" Es-tu Domagaya l'amour de mon jeune âge ? "

Dit-elle, en essuyant les larmes de ses yeux,

" Ou bien es-tu, dis-moi, son esprit soucieux

" Qui vient du champ des morts soutenir mon courage ?

" Les Blancs t'ont-ils chez-eux fait subir quelqu'ou-
[trage ?
" Et les vieillards sensés n'ont-ils donc pas eu tort
" De me dire traitresse et d'exiger ma mort ? "
—" Naïa, que dis-tu ? Que dis-tu, mon amie ?
" Je suis Domagaya plein d'amour et de vie !
" Les guerriers de l'Aurore ont un cœur généreux :
" A travers le grand lac je reviens avec eux.
" Le vent nous a jetés sur cette petite ile :
" Notre vaisseau là-bas, dort sur l'onde tranquille.
" Mais toi, dis-moi comment tu te trouves ici,
" Comment tu fus traitresse et condamnée aussi.
—" Non ! non ! ta Naïa ne fut point insensée !
" Son crime n'existait qu'au fond de la pensée
" De ces vieillards pervers qui désiraient du sang !
" Asseyons-nous plus loin, au bord de cet étang ;
" Je vais en quelques mots te dire mes misères."
Tous deux s'étant assis sur les molles fougères,
Auprès des flots d'azur d'un petit lac dormant,

Elle fit ce récit à son fidèle amant :

—" Quand des Blancs le navire eut laissé notre plage,

" Un sombre désespoir, une bouillante rage

" S'emparèrent du cœur de ton père attristé.

" Il accusa longtemps les Blancs de cruauté,

" Et demanda les fils ravis à sa tendresse.

" Un perfide jongleur, plein de haine et d'adresse

" Lui dit de se venger en renversant la croix.

" Le conseil des vieillards l'aurait voulu je crois :

" Mais j'arrive soudain pendant qu'on délibère :

" J'avais du Dieu des Blancs vu l'adorable mère ;

" Au pied de la croix même elle m'avait parlé.

" Je redis son discours au grand chef désolé :

" Il sentit se calmer son courroux et ses peines :

" La croix resta debout au milieu de nos plaines.

" Mais en vain notre chef, dans les pleurs nuit et jour,

" De ses fils bien aimés attendit le retour.

" Le jongleur nourrissant une haine farouche

" Se plut à me souiller du venin de sa bouche.

" Il me traqua partout, jusqu'au fond des forêts ;

" Pour me perdre il forma mille infâmes projets.

" Il m'accusa d'avoir par des bruits ridicules,

" Surpris la bonne foi des vieillards trop crédules.

" Et ceux-ci s'indignant de ma témérité,

" Et d'avoir devant moi manqué de fermeté,

" Crurent couvrir leur honte et servir la justice

" En me faisant du feu subir l'affreux supplice.

" J'étais-là dépouillée et liée au poteau,

" A l'heure où le soleil derrière le coteau

" Semble se reposer dans un lit de feuillage.

" Autour de moi pleuraient les femmes du village.

" Mais le jongleur riait ; et son rire moqueur

" Comme un trait acéré me déchirait le cœur.

" Pour narguer mes bourreaux à cette heure terrible

" Je n'aurais pas chanté d'un ton calme et paisible ;

" Mais j'étais innocente et je mourais sans peur.

" Un instant s'éloigna le barbare jongleur ;

" Il revint brandissant une torche enflammée :

" Il me sourit encore ! et soudain la fumée

" Fit monter jusqu'au ciel ses épais tourbillons,

" Et je sentis du feu les cuisants aiguillons.

" Mais tout à coup que vois-je au milieu de la flamme ?

" Un esprit merveilleux ! une brillante femme !

" Le même que je vis devant la haute croix !

" Elle défait mes nœuds de ses flexibles doigts,

" Baise mon pâle front et me dit à l'oreille :

" Naïa, sauve-toi, sur tes jours moi je veille ! "

" Et je ne sais comment malgré les javelots,

" Je franchis le village et courus près des flots :

" Mais j'éprouvais alors une étonnante force ;

" Je pris mon aviron et mon canot d'écorce,

" Et je voguai sans peur sur les flots périlleux

" Jusqu'au jour où le vent me poussa vers ces lieux."

Ainsi parla longtemps la jeune fugitive.

Prêtant à son récit une oreille attentive,

Domagaya, muet, la regardait toujours.

—" O Naïa ! dit-il, Naïa, mes amours,

" Retournons maintenant au pays de nos pères !

" Je les écraserai ces langues de vipères

" Qui sur toi n'ont pas craint d'appeler tant de maux !

" Le jongleur maudira ses desseins infernaux.

" Comme l'iniquité la justice a son heure !

" Mon père en revoyant les deux enfants qu'il pleure

" Saura qu'à des méchants il a donné sa foi.

" Il se repentira d'avoir douté de toi.

" Voguons dans ton canot ! voguons, ô mon amie !

" Mon frère nous suivra sur la mer endormie.

X

LE SIGNAL

Au fond de l'Occident le soleil descendait.
Et l'ombre de la nuit à l'Orient montait,
Comme on voit dans un cœur s'affaisser l'espérance
Et monter tout à coup une sombre souffrance.
Après avoir marché dans l'île tout le jour,
Sur le bord de la mer les marins de retour,

Entassaient des rameaux pour les livrer aux flammes
Quand le voile des nuits s'étendrait sur les lames,
Et faire aux deux vaisseaux peut-être errants encor
Un signal qui pourrait diriger leur essor
Vers la tranquille baie où la bonté divine
Avait, malgré l'enfer, guidé la Grande-Hermine.

Sur le sable où le flot courait avec lenteur
Cartier se promenait, méditant dans son cœur
Les desseins du Très-Haut et sa magnificence ;
Et débordant d'amour et de reconnaissance
Son esprit droit et pur montait vers le Seigneur,
Comme vers le soleil une molle vapeur.

Cependant ses regards avec inquiétude
Interrogeaient souvent la vaste solitude.

Le chasseur Indien n'était pas revenu.
S'était-il égaré dans le bois inconnu ?
Ou sentant tout à coup ses fiers instincts renaître,
S'était-il échappé pour ne pas reparaître ?
Pendant que ces pensers occupaient ses esprits,
Sur un rocher couvert de sapins rabougris
Cartier vit s'élancer deux rapides fantômes.
Comme un mulot rusé se cache dans les chaumes,
Il les vit se cacher au plus épais des bois,
Et là les entendit contrefaire trois fois,
Toujours en élevant leur voix imitative,
Du lugubre hibou la voix morne et plaintive.
Surpris, vers les marins il accourt promptement,
Mais il les trouve aussi remplis d'étonnement.
A l'instant où les voix s'élevant des ténèbres,
Avaient fait trembler l'air de leurs trois cris funèbres.
Taiguragny, pensif, avait bondi soudain,
Et s'était vers les bois élancé comme un daim.

Mais ses pieds n'avaient plus leur souplesse première :
Un marin le saisit avant que la bruyère
Lui donnât dans son ombre un asile certain :
Et tenant son front pâle appuyé sur sa main,
Il était maintenant assis au pied d'un arbre,
Immobile et muet comme un buste de marbre.
—" Ces endroits, dit Cartier, ne sont donc pas déserts ;
" Nous les explorerons en mille sens divers
" Sitôt qu'à l'horizon l'on verra l'aube poindre.
" Domagaya nous fuit, il faudra le rejoindre
" Mais brûlons ces rameaux que l'on vient d'entasser ;
" Dans le sommeil ensuite allons nous délasser."

Alors un des marins en frappant une pierre
Fit jaillir avec bruit une vive lumière :
L'étincelle mordit les rameaux résineux ;
La fumée éleva ses orbes onduleux

Comme un voile flottant dans l'air chaud et limpide,
Un gai pétillement, un craquement rapide
Se mêlèrent alors aux cris des matelots.
A leurs éclats de rire, à leurs joyeux propos.
Bientôt tout fut en feu. De ses flèches aigues
La flamme en bourdonnant semblait percer les nues :
Un rideau ténébreux dérobait les forêts ;
Et du vaste brasier les ondoyants reflets
Luisaient d'un vif éclat au loin sur l'onde amère.
Comme le souvenir d'une joie éphémère
Vient luire quelque fois sur notre pauvre cœur
Quand il est recouvert d'un voile de douleur.

La flamme cependant s'était bien vite éteinte,
Et la mer n'avait plus sa lumineuse teinte.
Monté sur son vaisseau, l'aventureux marin
Reposait ses esprits dans un sommeil serein.

Aussitôt que l'aurore au monde vint sourire,
Le Commandant monta sur le pont du navire,
Et longtemps sur la mer promena son regard.
Alors les matelots, honteux d'être en retard,
Laissèrent leurs hamacs et leurs aimables rêves.
Le vent soufflait du large, et l'onde sur les grèves
Jetait sa blanche écume avec de vagues bruits,
Pendant qu'au ciel montaient les frais brouillards des [nuits.

Tout-à-coup, rasant l'île, une frêle pirogue,
Sur les flots écumeux se précipite et vogue.
Elle laisse la rive et vient vers le vaisseau :
Chaque coup d'aviron la fait bondir sur l'eau.
Cartier a reconnu l'Indien qui la guide.
C'est bien Domagaya dont la ruse perfide,
Faillit avoir la veille un étrange succès.
Il rame avec vigueur ; il est déjà tout près.

Taiguragny surpris ne sait par quel mystère
Dans un canot d'écorce il voit voguer son frère.
Cependant il arrive, amarre son canot,
Et sur le bâtiment il parait aussitôt.
Il jette sur son frère un regard de reproche
Et vers le Commandant humblement il s'approche :
—" Noble Seigneur, dit-il, tu vois que l'Indien
" Ne devient pas ingrat quand on lui fait du bien.
" J'aurais pu me cacher dans de secrets repaires
" Et voler cette nuit au pays de mes pères;
" Mais de bons soins toujours tu m'as environné
" Et je vais pour cela jusqu'à Stadaconé.
" A travers les écueils diriger ton navire.
" Mais il est dans cette ile, enfin je dois le dire,
" Une femme que j'aime et qu'il faut emmener.
" Des méchants à la mort ont pu la condamner.
" Son amour pour la croix fut son unique crime :
" Des ennemis des Blancs elle fut la victime.

" Un esprit de ton ciel l'a ravie au bûcher,
" Et dans ces bois déserts elle vint se cacher.
" Si nous la délaissions en ce lieu solitaire
" Elle mourrait bientôt de peine et de misère.
" Au ciel du Canada qu'elle vienne avec nous,
" Et que ta charité lui fasse un sort plus doux."

Cartier, tout étonné de ce noble langage,
Presse contre son cœur la main du bon sauvage.
Il sait que l'Indien avec habileté
Peut donner au mensonge un air de vérité,
Et que d'autres motifs en empêchant sa fuite,
Ont pu déterminer cette noble conduite ;
Cependant il se plait à croire ses discours
Et veut que sans retard l'on prête du secours
A cette enfant des bois que poursuit l'injustice.
Par son ordre aussitôt une chaloupe glisse

Vers la rive déserte où l'humble fille attend ;
Domagaya, ravi, la conduit en chantant.

Qu'il est plaisant et frais le souffle de la brise !
Vers les récifs lointains comme l'onde se brise !
Qu'ils sont gais dans leur vol les oiseaux de la mer !
Qu'elle est forte la voix de l'océan amer !
Est-ce une aile, là-bas, qui s'ouvre et se balance ?
Est-ce un immense oiseau qui sur l'onde s'élance ?
O Cartier, quel éclair s'échappe de tes yeux !
Quel doux étonnement, quel espoir radieux
Font tressaillir ton cœur comme un bronze qu'on frappe !
Que portent donc les flots sur leur mouvante nappe ?
Ce n'est point un brouillard qui s'élève éclatant !
Ce n'est point un oiseau qui vient en s'ébattant !
Une voile ! une voile ! O Dieu ! c'est une voile !
Puis une autre la suit comme au ciel une étoile

Suit de près dans l'azur l'astre aux rayons sereins !
Elle approche ! elle approche ! Et déjà les marins
Du rivage de l'île au loin l'ont aperçue ;
Leur immense clameur monte jusqu'à la nue
Et du rocher sonore éveille les échos :
Et sur le bâtiment les autres matelots
Répondent à ces cris par d'autres cris de joie !
A la cime des mâts le pavillon ondoie !
C'est une belle fête ! et les coquets vaisseaux
Paraissent de plaisir s'agiter sur les eaux !
Les voilà ! les voilà ces navires rapides
Avec leurs ponts couverts de marins intrépides,
Leurs flancs tout écumeux, leurs agrès mutilés !
Sous quels cieux, sur quels flots étaient-ils donc allés ?
Quel astre les conduit vers cet heureux rivage ?
Quel pouvoir les sauva des fureurs de l'orage ?...
L'ancre tombe soudain dans les flots orgueilleux ;
Un cantique d'amour s'élève jusqu'aux cieux !

XI

UN FLEUVE

Marins, ouvrez vos cœurs à la réjouissance !
Chantez l'hymne sacré de la reconnaissance !
Au Dieu qui vous guida sur les gouffres amers,
Et vous fit déjouer les piéges des enfers,
Chantez un chant d'amour, un refrain d'allégresse !
En vain l'ange maudit à vous nuire s'empresse.

Le ciel pour vous combat, la victoire est à vous !
Après tant de labeurs le repos vous est doux !
Après tant de dangers vous aimez un asile !
Laissez vos bâtiments, descendez sur cette île
Où vous ont attendus vos vaillants compagnons :
Bientôt vous raserez ces rivages sans noms
Que le monde étonné ne soupçonnait pas même ;
Et vous verrez finir cette lutte suprême
Où vous n'avez pas craint, courageux matelots,
De suivre votre chef, ce glorieux héros !

La rose jette au vent ses suaves arômes ;
La fontaine roucoule, et les bois sous leurs dômes
Entendent gazouiller les nids harmonieux.
Tout est joie et bonheur au monde et dans les cieux !
Laissez, ô matelots, laissez les frais ombrages !
Voguez ! voguez encor vers de plus beaux rivages

Voyez-vous sur les eaux vos navires légers ?
On dirait que brûlant de braver les dangers,
Ils veulent suivre encore une route nouvelle
Allons ! allons ! marins, la brise vous appelle !
Laissez le vert gazon, l'ombre où vous sommeillez !
Levez l'ancre mordante ! Il vente, appareillez !

Comme des arcs tendus les voiles s'arrondissent ;
Sur les flots agités les navires bondissent
Et laissent derrière eux l'île aux bords verdoyants.
Comme des moissonneurs dans les prés ondoyants
Ouvrent un long sillon de leur âpre faucille,
Ainsi les bâtiments, dans l'onde qui scintille
Creusent avec leur proue un ondoleux sentier.
Leur course est bien rapide ; et sur son bord Cartier,
Entouré des marins qui forment l'équipage,
Regarde à l'horizon s'élever le rivage ;

Il tressaille en pensant que ce pays si beau
De la France sera le plus riche joyau.

Dans le ciel cependant roulent de noirs nuages,
Et sur la mer encor s'abattent des orages.
Le golfe sous ses flots cache plus d'un écueil,
Satan s'est relevé plein d'espoir et d'orgueil :
Il ose croire encor qu'un terrible naufrage
De l'ange du Seigneur peut détruire l'ouvrage.
Mais les vaisseaux prudents virent bientôt de bord
Et trouvent à la côte un sûr et large port :

Quand le vent du matin s'éleva favorable.
Que le flot azuré vint effleurer le sable,
Cartier fit lever l'ancre, et chaque bâtiment
S'élança de nouveau sur le golfe écumant.

Domagaya, son frère et la jeune Indienne
Ensemble assis tous trois près de la grande antenne,
Echangeaient à l'écart leurs étranges discours.
Leur présence à Cartier était d'un grand secours :
Ils connaissaient le golfe et ses îles ombreuses.
Ils lui parlaient du fleuve où des tribus nombreuses
Venaient planter de loin leurs tentes chaque jour.
Et les deux Indiens se levant tour à tour,
Indiquaient de la main au timide pilote
L'écueil qu'il devait fuir, la planturcuse côte
Vers laquelle il pouvait sans nul risque cingler,
Et le cap où les flots allaient battre et meugler.

XII

LE CAP PERCÉ

Pendant que les vaisseaux, sous leur blanche voilure,
Inclinent leurs flancs noirs sur l'onde qui murmure,
Taiguragny se lève et marche vers Cartier :
Vois-tu là-bas, dit-il, comme un portique altier
Qui relève au-dessus de la mer son front chauve,
Ce rocher solitaire où le corbeau se sauve.

Cette porte qui s'ouvre entre ces hauts piliers
Et par où passeraient tes superbes voiliers ?
De l'Esprit des combats c'était la grotte étrange,
Disent les vieux Sachems. Assise dans la fange
Sur le lit du grand fleuve en ce lieu si profond,
Elle touchait jadis de son énorme front
La frange du nuage ; et ses immenses ailes,
Couvertes en tous temps de verdures nouvelles,
S'étendaient vers le sud à cet autre rocher
Dont la vierge des bois n'ose plus s'approcher.
Morose et sacrilége, aujourd'hui la ruine
Habite seule hélas ! la demeure divine !
Comment ce vaste asile a-t-il été détruit ?
Je ne bandais pas l'arc que j'en étais instruit :
Et si tu veux je vais te conter cette histoire
Que nul guerrier, chez nous, ne refuse de croire.
Autant de lunes d'or ont monté dans les airs,
Autant de bleus glaïeuls au bord des ruisseaux clairs.

Se sont épanouis sous une tiède haleine,
Autant de blancs frimas ont argenté la plaine
Depuis que s'est passé le grand événement
Dont je te fais, Cartier, l'histoire en ce moment,
Qu'il passe sur nos mers, en hiver, de bruines,
Que le chêne a de nœufs et le houx vert, d'épines !

Polanina la brune était donc autrefois
La plus belle des fleurs écloses sous nos bois.
Ses yeux étaient plus noirs qu'une nuit sans étoiles
Et ses cheveux épais dépliaient leurs longs voiles
Sur son flanc gracieux comme le jeune ormeau ;
Son chant était suave autant qu'un chant d'oiseau ;
Elle allait si légère à travers le feuillage
Que l'herbe se courbait à peine à son passage ;
La vague de la mer qui s'enfle au point du jour
N'avait pas de son sein l'harmonieux contour.

Elle était jeune encore et comptait moins de neiges.
Qu'un habile chasseur à la fois dans ses piéges
Ne prendrait de Castors. Elle venait souvent
Quands les flots n'étaient pas soulevés par le vent
Se bercer comme un cygne au murmure du fleuve :
La vague lui faisait une parure neuve
Toute de diamants qui luisaient au soleil
Et ruisselaient le long de son beau corps vermeil.

Areskouï, l'esprit qui nous souffle la guerre,
Qui se plait à verser un sang pur sur la terre,
Areskouï, l'esprit dont l'asile sacré
Etait ce roc qui semble un grand vaisseau sombré,
Areskouï sentait pour la vierge rieuse
Un penchant violent, une ardeur sérieuse.
Et quand elle venait se jouer dans les flots
Il lui faisait toujours entendre de doux mots

Que l'indiscrète brise allait ailleurs redire.
Elle seule pouvait voir sa bouche sourire.

Souvent il s'avançait de lauriers couronné
Pour saisir son beau bras au flot abandonné,
Mais la fille des bois se sauvait au rivage
Et cachait sa pudeur sous le manteau sauvage
Des sapins résineux jaloux de sa beauté.
Alors Areskouï s'enfuyait irrité
Dans sa retraite sombre où, comme un long tonnerre,
On entendait l'écho de sa sourde colère.

Cependant quand le jour versait sur les forêts
De ses feux bienfaisants les suprêmes reflets
Sous les traits d'un chasseur au front jeune et superbe
Un esprit plus heureux sortait des touffes d'herbe

Qui lèvent au-dessus des vagues leurs fronts verts,
Et nageant avec grâce, il se dirigeait vers
La fille des guerriers qui paraissait l'attendre.
Elle ne fuyait pas. Son regard vif et tendre
Comme un rayon tombait sur son beau compagnon.
Elle ne fuyait pas, et de son pied mignon
Elle fouettait la mer qui volait en rosée.
La gorge bondissante, et la tête posée
Sur les gerbes de jonc que le flux apportait,
Comme sur un coussin d'édredon, elle était
Belle comme l'amour à son premier doux rêve.
Quand on la regardait en secret de la grève
On se sentait brulé d'un feu terrible et doux,
La tête bourdonnait, on devenait jaloux.

Un jour Areskouï de sa sombre demeure
Avec son jeune amant l'aperçut. C'était l'heure

Où la rive n'a plus que de faibles échos,
Où la brise et la fleur se livrent au repos.
Le ciel était luisant comme un cristal. Les nues
Qui déployaient au ciel des formes ingénues
Passaient avec orgueil sur ce vaste miroir.
Le vent harmonieux qui s'élève le soir
Faisait de temps en temps avec un doux murmure
Frissonner mollement cette onde fraiche et pure.
Les amants s'ébattaient sur ce cristal uni.
La vierge, en souriant, d'un bras souple et bruni
Repoussait le flot bleu qui baisait son épaule ;
Son beau corps se cambrait autant qu'un jeune saule
Sous le fouet de l'orage ; et ses épais cheveux
Tordaient leurs noirs anneaux sur son cou gracieux.
Tous deux ils s'avançaient dans l'élément limpide,
Chacun se promettant d'être le plus rapide.
Ils se laissaient par fois emporter au courant :
Des flots voluptueux le voile transparent

Dérobait à demi les grâces de la vierge.
Ils s'avançaient tantôt vers la paisible berge ;
Tantôt ils se perdaient dans un rayon lointain
Puis paraissaient encor se tenant par la main.

Areskouï jura dans sa jalouse haine
De se venger enfin, de briser cette chaine
Dont les anneaux dorés liaient si fortement
Le cœur de l'Indienne au cœur de son amant.

Un soir qu'elle sortait de l'onde, rougissante
Comme un fruit mûr, ou comme une rose naissante,
A l'amoureux baiser que sur son front serein
L'amant mystérieux avait jeté soudain,
Il la suivit. Les bois étaient déjà pleins d'ombres,
Et semblaient revêtus de voiles longs et sombres.

Avant qu'elle eut atteint d'un pied vif et léger
Le vieux wigwam qui seul pouvait la protéger,
Polanina sentit, pareils à des tenailles
Les doigts durs et crispés de l'esprit des batailles
Mordre sa brune épaule ; elle entendit sa voix
Dont les sombres accents faisaient trembler les bois.
" Je suis, dit-il, je suis l'esprit de la vengeance
" J'ignore la pitié ! J'abhorre la clémence !
" A moi Polanina ! La belle vierge à moi !...
" Mon antre étouffera sous sa large paroi
" Les cris du désespoir ! A moi ces divins charmes
" Qui dans mon cœur jaloux excitaient tant d'alarmes !
La vierge évanouïe était tombée hélas ;
Areskouï la prend dans ses robustes bras
Et s'envole semblable au hibou des ténèbres
Avec sa riche proie en ses antres funèbres.

Souvent l'Esprit du Fleuve (en effet c'était lui
Qui venait sur les eaux quand le jour avait lui
Joindre Polanina l'objet de sa tendresse ;)
Souvent, l'Esprit du Fleuve, à l'heure où sa maîtresse
Avait accoutumé de venir sur les bords,
Se jouait sur la vague avec de doux transports ;
Mais chaque fois en vain il attendait l'amante ;
Elle ne venait pas. Etait-elle inconstante ?
Avait-elle oublié tant d'instants de bonheur ?
Un doute amer, parfois, empoisonnait son cœur.

Un jour qu'il reposait sur l'onde molle et claire,
Tout à sa peine, au pied de l'antre solitaire,
Il entendit la voix de l'adorable enfant ;
Il entendit ses pleurs et le cri triomphant
Du génie infernal qui la tenait captive.

Il pousse une clameur que le fleuve et la rive
Répètent bien longtemps. Tous les Esprits des eaux
S'élancent à la fois des joncs et des roseaux.
La base du rocher est bien vite sapée,
Et du Dieu des combats la force alors trompée
Devient vaine. Le roc s'ébranle et disparait.
Seul le sombre gîte où le Dieu se retirait
Restait encor debout enveloppé par l'onde.
Mais un instant s'écoule, une porte profonde,
La même que tu vois, transperce le rocher
Et le jour et la mer vont tout à coup lêcher
De leurs reflets joyeux le fond de la tannière
Où gémissait toujours la belle prisonnière.

Areskouï pour fuir prit l'aile d'un corbeau.
Sous les traits redoutés de ce lugubre oiseau

Il revient chaque jour sur ces débris célèbres,
Croasser vers la nuit des menaces funèbres.

Avec Polanina dans les plis des flots d'or
L'Esprit du fleuve vient souvent jouer encor

XIII

LE SAGUENAY

Le jour nait et s'enfuit et toujours les navires
Ouvrent sur les flots d'or leurs voiles aux Zéphires.
Après avoir doublé des rivages divers
Ils rasent dans leur course une île aux bords déserts,
Un immense rocher qui dresse sur les ondes
Son dos âpre et sinistre où des oiseaux immondes

Viennent seuls, le printemps, jetant de tristes cris,
Bâtir leurs nids obscurs sous des bois rabougris.
Pendant deux jours entiers ils longent ces rivages
Où l'onde et les oiseaux mêlent leurs chants sauvages.
Chaque aurore nouvelle et chaque nouveau soir
Dans le cœur de Cartier vient ranimer l'espoir.

Ce n'est plus l'océan que les bateaux franchissent
La terre n'est pas loin et les ondes blanchissent.
Deux rivages en fleurs qui vont se rapprochant
Ressèrent les flots clairs et semblent au couchant
Elever sur leur lit une immense barrière.
Le soleil plus hatif achève sa carrière.
Il argente le ciel de ses rayons blafards,
Comme les cheveux blancs, la tête des vieillards.

Saguenay, les vaisseaux rasent ton embouchure !
Rivière au noir courant, quelle sonde mesure
De ton lit merveilleux l'affreuse profondeur ?
L'œil est pris de vertige en voyant la hauteur
De ta paroi de roc à pic, infranchissable !
Fleuve sans grève, gouffre où pas un grain de sable
Ne recevrait le pied du marin naufragé
S'il fallait qu'il laissât son vaisseau submergé,
Dans tes profondes eaux vainement l'ancre tombe,
Et le flanc du navire à ton bord qui surplombe,
Bien avant que la quille eut déchiré ton lit ;
Irait se déchirer ! Fleuve étrange, l'on dit
Qu'après un long combat entre les vieux génies
Qui voulaient dominer sur les mers réunies,
L'un des vaincus, au sein de ce roc escarpé,
Qu'il fendit pour cacher son noble espoir trompé,
T'ouvrit le lit terrible où tes flots se condensent.
On entend aujourd'hui dans tes caps qui s'élancent

jusqu'aux nuages gris, comme d'immenses tours,
Des rires incessants et d'étranges discours.
C'est que dans le flanc noir de tes abruptes côtes
Des lutins gouailleurs se sont creusé des grottes,
Et quand les matelots entonnent un refrain.
Leurs cent moqueuses voix les répètent soudain.

Cependant le vent tombe et les vagues calmées
Vont caresser sans bruit des rives parfumées.
Ce sont les bords d'une île où le coudre fleurit,
Où sur les arbrisseaux plus d'un doux fruit mûrit.
Près de ces bords charmants les navires s'arrêtent,
Et tous les matelots à débarquer s'apprêtent.

XIV

LA PREMIÈRE MESSE

Septembre était venu. Déjà les premiers froids
Faisaient frémir, le soir, le feuillage des bois,
Et venaient dessécher les limpides fontaines :
Mais les nuits, toutefois étaient encor sereines.
Les arbres se drapaient dans leurs épais manteaux
Et les fruits mûrissants couronnaient les côteaux.

La nuit qui s'approchait de cette île isolée
Déroula lentement son écharpe étoilée
Et tout s'enveloppa d'un calme solennel.
Mais au réveil du jour, pour louer l'Eternel,
Les oiseaux, voltigeant sur les mouvantes cimes,
Remplirent les forêts de leurs notes sublimes ;
Et le soleil, sortant de son lit empourpré
D'un éclat inouï parut s'être entouré.

C'était un jour de fête et de réjouissance
Car l'Eglise du Christ célébrait la naissance,
De la Vierge qui fut la mère de son Dieu.
Cartier ne voulut pas s'éloigner de ce lieu
Sans rendre à l'humble Vierge un éclatant hommage
Il fit donc élever un autel de feuillage
Sur le bord du grand fleuve, à l'ombrage des bois,
Et le prêtre de Dieu, pour la première fois

Sur ce rivage, offrit l'immortel sacrifice.
O Satan ! c'est alors qu'en ton noir précipice
Tu t'en allas cacher ta honte et ta fureur !
Ce monde t'échappait ! le Christ était vainqueur !
Ah ! le grand sacrifice, ah ! l'auguste mystère
Qui te ravit alors cette infidèle terre,
Il s'offre maintenant mille fois chaque jour
Sur nos autels dorés, parmi nos chants d'amour !

Pendant que le saint Prêtre, à l'autel de verdure
Elevait en priant, la victime humble et pure.
Modulant à l'envi leurs aimables refrains,
Les oiseaux voltigeaient sur les rameaux voisins ;
Le soleil émaillait de lueurs châtoyantes
Les mousses des vieux troncs, les feuilles ondoyantes ;
Les vagues murmuraient sur le sable doré ;
Les marins à genoux sur le gazon serré

Ouvraient à Dieu leurs cœurs remplis de gratitude.
Mille voix s'élevaient de cette solitude.
Et volant dans les airs, les anges radieux
Unissaient à ces chants leurs chants mélodieux !

A peine le Pasteur sous la verte feuillée
Avait offert à Dieu l'hostie immaculée
Que son front resplendit d'un éclat merveilleux.
Un rayon fulminant s'échappa de ses yeux ;
On eut dit qu'un nuage environnait sa tête,
Un nuage de pourpre où couvait la tempête.
Il leva vers le ciel ses deux bras frémissants ;
Sa bouche s'entr'ouvrit, et d'étranges accents,
Des mots entrecoupés tombèrent de ses lèvres
Obscurs comme les mots que de brûlantes fièvres
Font parler au malade.—" Assez de sang ! assez !....
" Jetez donc le linceul sur ces morts entassés !...

" A ces héros chrétiens donnez la sépulture !

" Jetez aux noirs corbeaux, jetez donc en pâture

" Cette horde traitresse !... Ecoutez ! Les forêts

" Aux enfants de la foi découvrent leurs secrets !

" J'entend le bruit du fer et les coups de la hache !...

" Le vainqueur s'agenouille et le vaincu se cache !

" Les oiseaux ont appris de plus douces chansons !

" Des champs nouveaux, au loin, se couvrent de mois-
[sons !

" Sur ce roc de granit quelle ville s'élève

" Pareille au nid d'un aigle au-dessus de la grève !

" Une croix la domine et monte jusqu'aux cieux !...

" Et ses deux bras tendus couvrent d'immenses lieux !

" De formidables murs l'entourent, la défendent !

" Dans son tranquille port mille vaisseaux se rendent !

" Et que vois-je plus loin sortir du sein de l'eau ?

" Quelle cité rivale élève un front plus beau ?

" Son regard plus coquet captive mieux la foule.

" Que son voile est brillant ! et comme elle déroule

" Pour éblouir le monde un faste surprenant !

" Les peuples accourus de tout le continent

" L'appelleront un jour la cité souveraine !...

" Salut ! noble Prélat dont la face sereine

" Brille du pur reflet de l'immortalité !

" Au Canada ton nom sera longtemps chanté ! !

" Salut ! Prêtres pieux, hommes au grand courage !...

" Les grands et les petits béniront votre ouvrage !

" Sous vos soins paternels, o pasteurs révérés,

" Les Agneaux confiants ne sont point égarés !...

" J'entends un bruit lointain ! la terre qui résonne

" Le coursier qui hennit et le canon qui tonne !...

" Je vois cent escadrons, dans un terrible choc

" Rouler dans la poussière à la cime d'un roc !

" Le soleil fait briller l'acier des baïonnettes !

" Le fracas des obus, les éclats des trompettes

" Se mêlent aux clameurs des mourants, des blessés !

" Et vainqueurs et vaincus se succèdent pressés

« Comme les flots hurlants que poussent sur la dune
« Les orages d'automne. O cruelle fortune !
« Que vois-je ? L'étendard aux blanches fleurs de lis
« Traîne aux pieds des vainqueurs ses glorieux replis !
« Un drapeau rouge flotte au-dessus de ces rives
« Que n'ont pu conserver nos phalanges actives !...

Le prêtre en ce moment resta silencieux,
L'air plaintif, abattu, des larmes dans les yeux,
Puis il reprit bientôt d'une voix plus contrainte :
« Du sein de cette terre il s'élève une plainte :
« Au droit ancien, hélas ! succède un droit nouveau !
« Le faible est opprimé, le fort devient bourreau ;
« Et près du saint autel un autel sans mystères
« Elève avec orgueil ses encens téméraires !....
« Mais quels sont ces héros qui viennent à la fois
« De leur pays vaincu revendiquer les droits,

" Et marquer à jamais de stigmates infâmes

" Le front noir des tyrans ? Ils dénoncent les trames.

" Font triomper enfin le droit et la raison...

" Vont expier leur zèle au fond d'une prison !...

" Et la plainte grandit, et le joug est plus lourd :

" Un malaise ineffable, un mugissement sourd

" Annoncent la tempête et des jours de détresse !

" Malheur aux vaincus ! ciel ! un échafaud se dresse !

" Du sang de la victime, ô prodige inouï !

" Renait la liberté ! L'orage évanoui

" Laisse briller au ciel une clarté plus vive !

" Sur des peuples divers et sur plus d'une rive

" Le drapeau teint de sang étale ses couleurs !

" Mais j'entends tout à coup de joyeuses clameurs !

" Et les yeux sont tournés vers une autre bannière

" Qui déploie au soleil sa devise plus fière,

" Sa guirlande d'érable et son vaillant castor

" Qui ronge pour l'abattre un arbre aux rameaux d'or.

" Devant ce pavillon le premier se replie
" Comme une tente à l'heure où l'aurore délie
" Pour inonder les mers les gerbes de ses feux !
" Entre trois océans ce drapeaux glorieux
" Annonce aux nations par l'amitié conquises
" La liberté, la paix ailleurs en vain promises !...
Alors l'homme de Dieu se tut, et son œil doux
Retomba tendrement sur la foule à genoux.

XV

STADACONE

Cependant sur les bords la montante marée
Faisait flotter déjà la chaloupe amarrée.
La brise fraichissait ; et le fleuve gonflé,
Se berçant comme au vent se berce un champ de blé,
Paraissait de nouveau remonter vers sa source.
Il fallut s'embarquer. Les vaisseaux dans leur course

Rasèrent bien longtemps avec rapidité
Un rivage dont rien n'égalait la beauté.
Les sauvages, debout sur le pont du navire,
Jetaient sur cette rive un regard en délire.
Que de pensers charmants leur rappelaient ces bois !
Ils avaient passé là gais et fiers autrefois,
Poursuivant l'orignal sur les profondes neiges,
Ou forçant l'ours grognard à tomber dans leurs piéges.
Et Cartier attentif cherchait dans le lointain
S'il ne pourrait pas voir apparaître soudain,
Comme un géant tombé sur les flots diaphanes,
Cet énorme rocher recouvert de cabanes
Dont les deux Indiens lui parlèrent souvent :
Et les gais matelots jetaient leurs chants au vent.

Les marins vers le soir longent encore une île,
Une île plus riante, une île plus fertile

Que celles qui d'abord enchantèrent leurs yeux.
C'est un brillant joyau que le fleuve orgueilleux
Soutient avec amour sur son onde sereine ;
C'est le plus bel anneau de cette longue chaine
Que forment sur le fleuve et jusques dans les mers
Cent îles dont les bords sont ornés d'arbres verts.
De ses sauvages fleurs un doux parfum s'échappe ;
La vigne la couronne et sa brillante grappe
Semble rire au soleil à travers les rameaux.
Tout à coup un grand cri s'élève des vaisseaux
Monte jusques au ciel et fait trembler les ondes.
Cent clameurs aussitôt, formidables, profondes,
Du milieu des forêts répondent à ce cri.
Devant les bâtiments, formant un vaste abri,
S'avançait dans le fleuve un rocher âpre et sombre;
Son flanc se hérissait de cabanes sans nombre ;
Son sommet couronné d'arbres majestueux
Semblait, dans son orgueil, aux vents impétueux

Jeter un fier défi. Cet étonnant village
Debout sur son rocher comme un aigle sauvage,
Ce nid sombre où grouillait un peuple basané,
C'était le grand hameau ! C'était Stadaconé !

Reposez-vous ici près de ces fiers rivages,
A l'abri des autans, à l'abri des orages !
Ici reposez-vous, ô glorieux vaisseaux !
Dans les airs parfumés déroulez vos drapeaux !
N'êtes-vous donc point las de votre longue course ?
Vous voudriez en vain suivre jusqu'à sa source
Ce fleuve merveilleux dont le paisible cours
Comme un autre océan se déroule toujours !

XVI

LE CALUMET DE PAIX

A l'aspect des vaisseaux arrêtés dans la rade
Un tumulte inouï règne dans la bourgade.
Les guerriers indiens, effrayés et surpris,
Font trembler le rocher de leurs étranges cris.
Plus sombres, plus bruyants que le bois qui les cache,
Armés du Tomahawk, de l'arc et de la hache,

Ils courent vers le chef, le fier Donnacona :

—" Un Esprit, disent-ils, ô noble Agouhanna,

" Un Esprit a guidé vers notre rive altière

" Trois canots aussi grands que la bourgade entière !

" Dedans nous avons vu des guerriers plus nombreux

" Qu'au printemps les boutons sur un tronc vigoureux !

" Ils ne portent point d'arc, et leurs faces sont pâles

" Comme les blancs grêlons qu'apportent les raffales.

" Devons-nous les chasser comme des ennemis,

" Ou devant eux paraître et craintifs et soumis ? "

—" Si ces vains étrangers viennent sur notre terre,

" Sans être provoqués, nous déclarer la guerre,

" Il nous faut les combattre, ô guerriers, je le veux !

" Il nous faut à nos reins suspendre leurs cheveux !

" Mais s'ils viennent vers nous remplis de confiance,

" Montrons-nous généreux et faisons alliance."

Le grand chef Indien après ces quelques mots,

Suivi de ses guerriers, descendit près des flots.

Cependant les marins, dans leur vive allégresse.
Ne cessent d'admirer la rive enchanteresse :
Ils ne se doutent pas que ce pays si beau
Va pour plusieurs d'entre eux devenir un tombeau !
Avec quel doux plaisir leur regard se repose
Sur ces sauvages bords dont l'aspect grandiose
Surpasse étrangement ce qu'ils avaient rêvé !
Mais oubliant le monde, un cœur s'est élevé
Comme le pur encens d'une fleur printanière
Vers la voûte du ciel ruisselant de lumière :
Tu sais bien, ô Cartier, que c'est le doigt de Dieu
Qui malgré les périls t'a conduit vers ce lieu !

Auprès du commandant, réunis sur la poupe,
Les trois enfants des bois forment un joyeux groupe.
Leur exil est fini. Bientôt sous les forêts
Ils vont aller ensemble oublier leurs regrets.

Ils entendent des voix sur le bord de la rive,
Voix qui font tressaillir leur oreille attentive
Et portent dans leur âme un plaisir inconnu ;
Car ce n'est plus des Blancs le parler froid et nu ;
C'est le style imagé, c'est le riche langage
Qu'ils ont de leurs parents appris dès le jeune âge.
Jamais ils n'ont trouvé tant de charmes au bois !
Jamais tant de bonheur ne leur rit à la fois !

Des guerriers tout à coup on voit la foule émue
Qui descend sur la rive et s'agite et remue
Comme au vent de l'hiver le feuillage des pins.
De diverses couleurs leurs visages sont peints ;
Leurs membres sont couverts d'étranges tatouages,
Et leurs fronts surmontés de grands plumets sauvages.
Le chef est à leur tête. Ils portent cent canots
Qu'ils viennent à la fois déposer sur les flots.

En effleurant la vague alors chaque nacelle
Fait courir un frisson sur l'onde qui ruisselle.
Sortant de leurs wigwams, les femmes, les enfants
Pour les pâles guerriers apportent des présents.
Soudain les avirons plongent dans l'onde vive,
Et les légers canots s'éloignent de la rive ;
Et tous les Indiens de leurs sonores voix
Font retentir alors et le fleuve et les bois.
A leurs chants cadencés sur les limpides lames
On voit monter ensemble et retomber les rames.

Le rapide canot qui porte le grand chef
Laisse derrière lui tour à tour chaque nef,
Et se rend le premier près de la grande Hermine.
Cartier vient au devant de ce chef qui domine
Comme un fier potentat sur un peuple nombreux,
Accepte avec plaisir ses présents généreux

Et lui donne en retour mille choses plus rares.
Alors le vaillant chef des peuplades barbares
Lui parle longuement, dans un pompeux discours,
De sa grande bourgade et de ses alentours.
Il l'invite a venir chasser sur le rivage,
A bâtir un wigwam comme le fier sauvage
Dont nul joug odieux ne fait courber le front.
Or pendant qu'il parlait un silence profond
Comme le calme affreux qui précède l'orage,
Régnait sur le navire et jusque sur la plage :
Mais quand Donnacona descendit du vaisseau,
Quand les canots légers s'élancèrent sur l'eau,
Une immense clameur, comme un coup de tonnerre
Fit retentir longtemps la forêt solitaire.

Pour la première fois Cartier foule ces bords
Où d'antiques forêts déroulent leurs décors :

Il se dirige vers les wigwams du village.
Le chef le fait asseoir sur un banc de feuillage
Et vient lui présenter le calumet de paix :
—" Que l'amitié, dit-il, enchaine pour jamais
" L'homme libre des bois et le Visage-Pâle ! "
Cartier lui tend alors une main amicale,
" O chef, je vais, dit-il, élever sous les bois,
" En signe d'alliance une divine croix ! "

. . .

Donnacona joyeux voulut venir lui-même
Voir dresser sur le roc le grand et saint emblême.

Le Fils de l'Eternel prenait possession
De ce monde rempli de désolation !

Le signe du salut brillait sur ce rivage
Que l'enfer dès longtemps tenait dans l'esclavage !

Mais Cartier n'était pas délivré de tout soin.
Au bord du même fleuve, il s'élevait, plus loin,
Un autre grand hameau qu'il désirait connaître.
D'après les Indiens, ce hameau devait être
Au centre d'un pays aussi beau que fécond,
Sur la rive d'une île, au pied d'un joli mont.
Et le fleuve irrité, près de cette bourgade
Roulait ses flots bruyants de cascade en cascade.

Il voulait qu'avec lui jusqu'à ces bords nouveaux
L'un des deux Indiens conduisit ses vaisseaux ;
Mais brûlant de fouler d'un pied libre la terre,
Suivis de Naïa, dans une nef légère,

Il s'en allaient tous deux sur le fleuve calmé,
Vers leur hameau lointain, leur hameau tant aimé !

Donnacona pourtant ne tarda pas d'apprendre
Que vers Hochelaga Cartier voulait se rendre.
Il en fut attristé : ce dessein le troublait.
Jaloux de sa puissance, égoïste, il tremblait
Qu'avec d'autres tribus le fier Visage-Pâle
N'allât faire une paix qui put être fatale
Aux peuples réunis près de Stadacone.
Agité par la peur, par ces soins dominé,
Il se dirigea donc, à l'heure solennelle
Où le pinson s'endort la tête sous son aile,
Vers Cartier qu'entouraient plusieurs des matelots,
Et, lui baisant les bras, il prononça ces mots :
—" Tu veux, noble seigneur des pays de l'aurore,
" Laisser notre bourgade et remonter encore

" Le fleuve impétueux qui baigne nos forêts.

" Ce fleuve est traversé par des écueils secrets

" Où tes vaisseaux pesants se briseront sans doute :

" L'Indien ne peut même en indiquer la route.

" La bourgarde où tu vas est loin, bien loin d'ici :

" Le peuple qui l'habite est fourbe et traitre aussi.

" Abandonne, seigneur, ce dessein condamnable.

" Si ce puissant motif te trouve inébranlable,

" Le manitou m'a dit (je ne le tairai pas)

" Que tu devais trouver un horrible trépas

" Parmi les flots de neige et les monceaux de glace

" Qu'en ces endroits lointains un noir esprit entasse

" Afin d'ensevelir le pâle aventurier."

Après avoir fini ce discours singulier

Le grand chef satisfait descendit du navire.

Cartier lui témoigna par un malin sourire

Qu'il était peu sensible à son prudent conseil.

Et le matin suivant, au lever du soleil,

Deux vaisseaux s'avançaient dans la fraîche rivière

Qui serpentait au nord de la bourgade altière,

Et l'autre remontait couvert de pavillons

Le fleuve où le soleil baignait ses chauds rayons.

XVII

HOCHELAGA

Quel rire entendons-nous au fond du noir abime ?
Satan a-t-il encore inventé quelque crime ?
Un juste est-il tombé ? L'impitoyable mort
A-t-elle d'un pécheur fixé le triste sort ?

Sur son trône brûlant qu'entourent ses ministres,
Démons aux yeux de flamme, aux figures sinistres,
Lucifer tient conseil. Contre le roi du ciel
Il décoche en riant des mots remplis de fiel.
Son esprit infernal ne reste pas inerte :
Il a l'espoir encor de consommer la perte
Du marin valeureux que le Seigneur guida
Vers les bords éloignés du vaste Canada.
Les échos de l'enfer répètent ses blasphèmes :
—" Nobles amis, dit-il, n'êtes-vous plus les mêmes ?
" Etes-vous sans courage en face des revers ?
" Avez-vous peur de Dieu ? N'êtes-vous plus pervers ?
" Le protégé du ciel a traversé les ondes :
" Il voit du Canada les campagnes fécondes.
" Notre ennemi content dort au fond de ses cieux.
" Et ses adulateurs l'appellent " glorieux."
" Mais tout n'est pas fini. Courage ! amis, courage !
" Cartier a bien voulu venir sur cette plage ;

« Qu'il y reste à jamais, et ses marins aussi !
« Qu'elle soit leur sépulcre ! Et nous verrons ainsi
« Où seront les plus forts, et qui se fera gloire
« D'avoir pu remporter la dernière victoire !
« Voici qu'approche enfin la saison des frimas.
« L'hiver, si rigoureux dans ces lointains climats,
« Va pendant bien longtemps, sous sa neige entassée,
« Enchainer le grand fleuve et la terre glacée,
« Les serviteurs de Dieu voudront partir en vain ;
« Il ne trouveront plus pour s'enfuir de chemin :
« Leurs vaisseaux enchainés resteront sur la grève !
« Alors, ô mes amis, point de paix ! point de trêve !
« Soyons rusés, actifs ! soyons audacieux !
« Glorifions l'enfer ! Humilions les cieux !
« Du sauvage éveillons et la haine et l'envie.
« Craignant d'être captifs sur sa terre asservie,
« Qu'il attache au bûcher ces pieux matelots,
« Ou leur perce le cœur de ses longs jalevots !

" Ou qu'avec les hivers d'étranges maladies
" Achèvent d'épuiser leurs âmes engourdies ;
" Et qu'ils succombent tous au milieu de ces bois,
" Regrettant leur pays, maudissant leurs exploits ! "

Ainsi parla Satan. Les démons applaudirent.
De leurs couches de feu les damnés entendirent
Les insolents discours de leur orgueilleux roi,
Et leurs membres brûlants frissonnèrent d'effroi.

Un vent s'est élevé qui souffle de l'aurore.
Aux rayons du soleil un nuage se dore :
Comme un flocon de laine il roule mollement
Et sème ses lambeaux au bord du firmament.
Sur le fleuve orgueilleux dont les ondes gonflées
De l'ombreux Canada fécondent les vallées,

S'avance en se berçant un élégant bateau.
Il rase en quelqu'endroit le pied d'un vert coteau ;
Il vogue plus souvent éloigné de la rive ;
Et quand le jour s'éteint et que la nuit arrive,
Il s'arrête attendant du matin la clarté.
Vogue, ô joli vaisseau, sur le fleuve indompté !
Pour te conduire luit une étoile bénie !
Ta course, fier vaisseau, sera bientôt finie !
Les arbres agités par le souffle du vent
Inclinent devant toi leur feuillage mouvant !
Les gais petits oiseaux à l'éclatant plumage
Ont pour te saluer un plus tendre ramage !
Et l'Indien surpris, dans son frêle canot,
Pour te voir de plus près, brave le sombre flot !

Il vogue le navire ! et tantôt il approche
D'un traitre banc de sable ou d'un écueil de roche

Où les flots vont se tordre avec un bruit affreux
Que répète l'écho des rivages ombreux.
Il remonte avec peine un courant trop rapide,
Ou sillonne plus vite une nappe limpide.
Ici, comme un géant sur les eaux renversé,
Le rivage tout nu semple s'être affaissé :
Et là, tout de verdure, en courbe il se déploie
Comme un bras arrondi qu'enveloppe la soie ;
Et comme les grains d'or d'un collier égrené,
Sur le flanc du coteau d'érables couronné,
Sur la cime du cap, à l'ombre des platanes,
Des chasseurs Indiens s'élèvent les cabanes.

Ce vaisseau qui courait sur le fleuve surpris
Effleurant, tour à tour, deux rivages fleuris,
C'était l'Emérillon ! Des chants mélancoliques
Comme le bruit du soir dans les forêts antiques,

Du pont couvert de monde au ciel d'azur montaient.
C'étaient les matelots qui chaque jour chantaient
Leurs pénibles ennuis et leurs amours fidèles.
Quand le vent s'apaisait, repliant ses deux ailes,
Comme un énorme oiseau fatigué de voler,
Le bateau s'arrêtait. Et pour le voir aller
Quand la brise gonflait ses voiles éclatantes,
Les sauvages tremblants accouraient de leurs tentes.

Cependant tout à coup le fleuve s'élargit ;
Il forme un lac superbe où le vent qui mugit
Soulève étrangement la vague plus mobile,
Mais où le flot doré s'ouvre en nappe tranquille
Comme un miroir d'argent encadré dans l'azur,
Quand nul vent ne s'élève et que le ciel est pur.
Cent îles au front vert du sein des ondes naissent :
Leurs bords dans le lointain lentement apparaissent.

De vastes bancs de sable en dangereux réseaux
Serpentent en tous sens sous le voile des eaux..
C'est là sur ce beau lac où le ciel bleu se mire
Que, les voiles au vent, s'avance le navire.
Cartier se réjouit du merveilleux succès
Qui couronne déjà ses sublimes projets.
Jamais sous le soleil une telle contrée
A ses regards surpris ne s'est encor montrée.

Mais la barque soudain vogue plus lentement ;
Les voiles et les mâts s'inclinent faiblement ;
Dans le léger sillon qu'avec peine elle trace
Le sable en bouillonnant remonte à la surface.
On entend un bruit sourd au fond du bâtiment..
Nul crit ne retentit en ce triste moment
Chacun vole à son poste et d'une âme sereine
Attend patiemment l'ordre du capitaine.

Le navire touchait ! Il n'allait presque plus.
Cartier commande en vain : aux ordres superflus
Ne veut point obéir le navire insensible.
Dans ce malheur nouveau Cartier reste impassible.
Il avait tout prévu. Courageux et prudent
Il pouvait surmonter ce fatal accident.
Vite il fait jeter l'ancre afin que davantage
Sur le banc dangereux le vaisseau ne s'engage.
Et l'actif matelot replie en même temps
Les voiles qu'enfle encor le souffle frais des vents.

Sur le fleuve inconnu cependant dès l'aurore
Les courageux marins s'élancèrent encore.
Un bateau plus léger les portait cette fois.
Il sillonna le lac, il rasa de grands bois
Qui dessinaient dans l'eau leurs mouvantes images ;
Enfin il découvrit ces superbes rivages

Où se trouvait assis le bourg d'Hochelaga,
Et vers la terre alors comme un trait il vogua.

A l'aspect imprévu du bateau qui s'avance
Et balance sa voile ainsi qu'une aile immense,
Les Indiens en foule accourent sur les bords.
Ils laissent hautement éclater leurs transports.
Jamais telle clameur ne fit trembler la rive !
Jamais ces cœurs naïfs d'une joie aussi vive
Avant ce jour heureux n'avaient été remplis !
Les oracles sacrés allaient être accomplis
Un vieux jongleur avait, dans un étrange rêve,
Prédit que de la terre où le soleil se lève
De blancs guerriers viendraient avant de longs hivers,
Vaincre de la tribu les ennemis divers.
Et c'étaient ces guerriers qu'on voyait apparaître !
Leurs fronts nobles et blancs les faisaient reconnaître !

Mais le jour disparait. Au fond du firmament
Chaque étoile à son tour scintille doucement
Comme les cierges d'or que le lévite allume
Au sommet de l'autel où le pur encens fume.
Sur la rive des eaux, les sauvages joyeux,
De place en place alors allument de grands feux :
Ils désirent par là manifester leur joie
Aux guerriers valeureux qu'un Esprit leur envoie.

Aussitôt qu'apparait l'aube du lendemain,
Ils les conduisent tous, par un large chemin,
Au milieu de la plaine où la vaste bourgade
S'élève toute fière avec sa palissade.
Rien n'étonne Cartier comme l'aspect des lieux
Qui pendant bien longtemps passent devant ses yeux.
Ici le maïs d'or aux aigrettes de soie
Sous le souffle du vent légèrement ondoie ;

Là le chêne orgueilleux sous le poids de ses glands
Courbe vers le gazon ses longs rameaux tremblants ;
Et partout des oiseaux au suave ramage,
Partout aussi des fleurs à l'élégant corsage ;
Les premiers aux échos répètent leurs chansons,
Les dernières gaiement luisent sur les buissons !

Tout à coup du hameau s'ouvre l'unique porte.
Les femmes, les enfants que le plaisir transporte
S'avancent pêle-mêle au-devant des héros;
Ils tendent sous leurs pas les plus soyeuses peaux ;
Ils chantent tous ensemble et dansent avec grâce
En allant les conduire au milieu de la place
Où le chef que déjà l'âge a fait impotent,
Entouré de guerriers, tout ému, les attend.

Sur le sol aussitôt on étend une natte
Qu'une habile Indienne a teinte en écarlate,
Et l'on y fait asseoir le chef des guerriers blancs.
On immole un chevreuil et ses membres sanglants
Rôtissent avec bruit sur le feu qui les dore ;
Et les Fils du couchant et les Fils de l'aurore,
Qu'unit avec mystère un décret du destin,
Partagent sous les bois un fraternel festin.

Cependant le vieux chef, au milieu de la fête,
Ote un brillant bandeau qui couronne sa tête
Et le met humblement sur le front de Cartier
Qu'il proclame Seigneur du pays tout entier.
Touché de l'action de ce noble sauvage,
Cartier lève vers Dieu son radieux visage :
—« O Dieu du ciel, dit-il, non, non, ce n'est pas moi
« Qui dois assujettir ces tribus à ma loi !

" C'est à vous de règner sur ces rives si belles
" Et de sauver enfin ces peuples infidèles ! "
Et dans le même instant, par le ciel inspiré,
Il prend sur sa poitrine un crucifix sacré
Et le suspend au cou du vieillard qu'il embrasse :
—" C'est lui qui doit, dit-il, dominer sur ta race !
Et le vieux Indien, fier de cette faveur,
Presse joyeusement la croix contre son cœur.

Cependant près du bourg, dominant la campagne,
S'élève vers le nord une belle montagne ;
Un bois majestueux couronne son sommet ;
Le gazon des sentiers est doux comme un duvet.
Les grands oiseaux ont là leurs demeures tranquilles.
Désignés par le chef, quelques guerriers dociles
Y conduisent Cartier et ses nobles marins.
Là, du haut de ce mont, un pays sans confins

Aux regards du héros tout à coup se déroule.
Bien loin sous les forêts le grand fleuve qui coule
Fait briller au soleil ses flots voluptueux ;
Mais parfois il s'irrite, et plus impétueux,
Il heurte en écumant un rocher qui ruisselle
Et jette vers les cieux une plainte éternelle.
Partout des bois épais, partout un sol fécond
Qui reposent encor dans un calme profond !
A l'aspect enchanteur de ces lieux qu'il domine
Cartier se sent rempli d'une ivresse divine ;
—" O ma France, dit-il, ces pays sont à toi !
" Fais-y bénir le ciel et respecter ta loi ! "

XVIII

L'HIVER

Emportés par le vent, de grands nuages sombres
Sur la cime des bois traînent sans bruit leurs ombres ;
Le ciel est dépouillé de sa robe d'azur.
Le fleuve en gémissant roule un flot plus obscur.
C'est novembre qui vient. Et la blanche gelée
Sous ses baisers de glace a flétri la feuillée ;

Et d'un cercle d'argent parsemé de cristaux
Elle a partout orné la rive des ruisseaux.
Les bois ne sont plus verts, mais ils charment encore
Par le feuillage sec, léger, multicolore,
Qui couvre leur sommet d'un voile diapré :
Près du sombre sapin c'est l'érable empourpré ;
Le hêtre de safran près du tilleul verdâtre.
Et près du blanc bouleau, le platane rougeâtre :
Les brises au hazard confondent ces couleurs
Et le soleil y joint de subtiles lueurs.
La forêt n'entend plus d'amoureux babillages,
Et les petits oiseaux vers de plus doux rivages
Sont allés du printemps attendre le retour.
Bien hâtive est la nuit, et bien tardif le jour !
C'est la saison des vents, l'époque des tempêtes :
Des flots impétueux vibrent les blanches crêtes ;
Les brises de la nuit ne se taisent jamais ;
Sur les bords de la mer les brouillards sont épais.

A l'aspect menaçant de l'hiver qui s'avance,
Cartier voit s'envoler une douce espérance,
L'espérance d'aller vers son roi promptement
Lui dire ses succès, lui révéler comment
La France avait acquis avec bonheur et gloire,
Par-delà l'océan un vaste territoire.
Il n'ose point voguer sur ces flots orageux
Que soulèvent toujours des vents impétueux ;
Il craint pour ses vaisseaux un terrible naufrage ;
Aux rigueurs de l'hiver qui règne en cette plage
Ne sont pas endurcis ses vaillants matelots.
Déjà les Indiens n'osent dans leurs canots
Mépriser les dangers des ondes en furie.
Dans cette angoisse amère il s'agenouille et prie.

Près de Stadaconé, dans un vallon charmant,
Une rivière au fleuve unit son flot dormant,

Au bateau fatigué son étroite embouchure
Offre contre l'orage une retraite sûre :
Là déjà sont entrés les deux plus grands vaisseaux.
Bientôt l'Emérillon vient sur les mêmes eaux
Pour attendre, captif, la saison printanière.
Devant lui sur le fleuve une étrange barrière
S'est élevée un jour ; mais à Stadaconé
Une brise fidèle enfin l'a ramené.

Cependant le héros n'est pas sans quelque crainte.
Les sauvages souvent agissent avec feinte ;
On ne voit de leur cœur jamais que la moitié ;
Ils vendent chèrement leur changeante amitié.
Pour se mettre à l'abri de leur perfide atteinte
Cartier fait aussitôt élever une enceinte.
Et pendant plusieurs jours les marins soucieux,
Pour élever ce fort plantent d'énormes pieux

Auprès de leurs vaisseaux, dans la terre durcie :
Par ces travaux prudents leur crainte est adoucie.

Du haut de leur rocher les sauvages surpris
Considèrent d'abord d'un œil plein de mépris
Ces travaux menaçants que les Pâles-Visages,
Sans leur consentement, élèvent sur leurs plages.
Mais vers Donnacona vient un vieillard rusé :
—" Agouhanna, dit-il, les Blancs ont abusé
" De ta bonté trop grande et de ta complaisance.
" Nous les avons ici reçus sans défiance,
" Croyant que vers nous tous ils venaient en amis.
" Ne les redoutant pas, nous leur avions promis
" D'être toujours pour eux des alliés fidèles.
" Aujourd'hui, les vois-tu, par des ruses nouvelles,
" Devant nos propres yeux, et certes ! sans motifs,
" Travailler ardemment à nous faire captifs,

" Nous les libres enfants de cette libre terre ?

" Maintenant leurs projets ne sont plus un mystère.

" Mais d'ici ces guerriers ne peuvent plus partir.

" C'est à nous, chef vaillant, de les anéantir ! "

—" Je vois, répond le chef d'une voix indignée,

" Que de ces hommes fiers ma race est dédaignée ;

" Mais nous nous vengerons ! Dissimulons pourtant,

" Et portons devant eux un visage content.

" Lorsque l'hiver partout tendra ses molles neiges,

" Nous pourrons aisément les prendre dans leurs pièges.

" Pour les combattre alors nous nous lèverons tous,

" Et les guerriers voisins viendront s'unir à nous."

Le ciel est nébuleux : déjà l'hiver arrive.

Les arbres dépouillés de leur parure vive

Agitent dans les airs leurs rameaux longs et nus :

Sur les ailes du vent des brouillards sont venus ;

Et le gazon flétri, les feuilles desséchées
Que des pâles forêts la brise a détachées,
Sous un voile d'argent se sont ensevelis.
Les nuages obscurs roulent leurs noirs replis
D'où s'échappent souvent la bise et la tempête,
Quelque fois le soleil dans les eaux se reflête
Mais son orbe frileux ne les enflamme pas.
Sur les rives du fleuve, avec un sourd fracas
S'enviennent s'échouer d'immenses bancs de glace.
Nul imprudent oiseau ne vole dans l'espace.

Souvent le ciel chargé de nuages épais,
Comme un homme qui porte un trop pénible faix,
Semble fléchir soudain. Le vent souffle avec rage ;
Nul éclair flamboyant n'illumine la plage ;
Le tonnerre endormi ne se réveille plus :
Mais des bruits longs et sourds, des sifflements aigus,

Dans l'air, dans les forêts se font alors entendre ;
Et sur leurs bords glacés les flots viennent s'étendre ;
Et les arbres tordus craquent lugubrement ;
Et sur le front des bois passent rapidement
Les tourbillons serrés d'une neige mouvante :
Et tout ce qui respire est saisi d'épouvante,
Car l'œil ne perce plus ce voile froid, blafard
Dont les replis épais tombent de toute part !
Et pendant plusieurs jours la neige s'amoncelle !
Et quand après longtemps le soleil étincelle,
Une couche éclatante a recouvert le sol ;
Un nuage vermeil dans le ciel prend son vol ;
Les sapins sont courbés sous les guirlandes blanches
Dont la neige a couvert leurs gigantesques branches ;
Et l'agile Indien dans la forêt poursuit
Le renard affamé qui laisse son réduit.

XIX

UN FLÉAU

Enfermés dans leur fort qu'ils ne quittent plus guère
Exposés aux rigueurs de ce climat sévère
Contre lequel, hélas ! ils ne sont pas armés,
Les marins dans l'ennui paraissent abimés.
Le jour leur parait long, le froid insupportable,
Il leur semble parfois que l'hiver implacable

Dans sa glace à jamais enchaine leurs vaisseaux.
Ils regrettent le temps où voguant sur les eaux
Ils luttaient vaillamment contre le noir orage,
Et déjouaient la mort à force de courage.
A regret maintenant ils demeurent oisifs :
L'hiver les trouble plus que l'aspect des récifs.
Ils appellent souvent l'époque où leurs navires
Livreront de nouveau leurs voiles aux zéphires ;
L'époque où revenus de ces bords dangereux
A la France ils feront des récits merveilleux.

Au pénible chagrin qui déjà les abreuve
Vient se joindre pourtant une terrible épreuve.
Comme du haut de l'air on voit un sombre oiseau
S'élancer tout à coup sur un faible troupeau
Et broyer à plaisir, dans sa griffe sanglante,
Les timides brebis dont la fuite est trop lente ;

Ainsi sur les marins s'abat un grand fléau.
Pourquoi donc, ô Seigneur! pourquoi ce mal nouveau?
Le froid qui les transit sur ces déserts rivages,
Et les traitres complots qu'ourdissent les sauvages
N'est-ce donc pas assez contre ces malheureux,
Et le ciel maintenant se tourne-t-il contre eux ?

Dejà plusieurs marins vers leur couche fièvreuse
Sentent venir la mort ! mort triste et douloureuse
Dont le prêtre peut seul adoucir la rigueur !
Ces hommes dévoués et remplis de vigueur
Comme la mort les tient dans ses froides étreintes !
Ah ! qui pourrait redire et leurs maux et leurs plaintes ?
Les voyez-vous, hélas ! les voyez-vous mourants !
Bien loin de leurs foyers ! bien loin de leurs parents !
Entourés d'ennemis ! sur des rives glacées !....
C'est vers la France alors qu'ils tournent leurs pensées !

O ciel de la Patrie, ils ne te verront plus !

Les fruits de leurs labeurs seront-ils donc perdus !

Ils t'aiment bien, ô France ! ils meurent pour ta gloire !

Ah ! conserve à jamais et bénis leur mémoire !

Plusieurs ont succombé ; la neige est leur tombeau !

Cartier pour apaiser le terrible fléau

Ordonne d'invoquer la divine Marie.

Il fait porter au loin son image chérie

Et la suspend au tronc d'un sapin orgueilleux.

Alors les matelots s'enviennent deux à deux,

Sur la neige et la glace, en chantant un cantique,

Vénérer humblement la céleste relique.

Le ciel dut tressaillir en entendant les voix

Qui l'imploraient ainsi du milieu de ces bois.

Alors, aussi, l'enfer eut un moment de joie.
Et les Esprits maudits, par une sombre voie
Sortirent tout joyeux de leurs gouffres ardents ;
Puis au milieu des airs ils planèrent longtemps,
Comme de noirs corbeaux, au-dessus des rivages
Où le fléau cruel faisait tant de ravages.
—" Les voilà, disaient-ils, en les montrant du doigt,
" Les voilà ces héros ! ces hommes au cœur droit,
" Qui se vantaient hier de nous ravir ce monde
" Et de couvrir nos fronts d'une honte profonde !
" Où donc est aujourd'hui le Dieu qui les défend ?
" Honte au ciel ! gloire à nous ! L'enfer est triomphant !
" Il ébranle de Dieu le tyrannique empire ! "
Et l'air retentissait de leurs éclats de rire.
Et pendant qu'ils riaient, un ange prosterné
Sur la cime du cap, près de Stadaconé,
Versait des pleurs amers en voilant de son aile
Les suaves rayons de sa face immortelle

L'hiver s'adoucissait. La neige moins souvent
Tourbillonnait dans l'air aux caprices du vent :
Un givre plus léger scintillait sur les branches.
S'il venait à pleuvoir, les gouttelettes blanches
Se changeaient sur les bois en un cristal vermeil
Que faisait resplendir un plus brillant soleil.

Le grand chef animé de sentiments hostiles
Avait depuis longtemps, vers des tribus dociles
Dépêché des guerriers :—" Allez, avait-il dit,
" Pendant que sur nos bords l'âpre hiver engourdit,
" Comme des ours frileux, tous les Pâles-Visages,
" Allez donner l'éveil aux nations sauvages !
" Qu'elles viennent à nous ; unis, nous serons forts :
" Nous tuerons l'étranger et prendront ses trésors."
Et munis de leurs arcs, montés sur leurs raquettes,
Les traitres envoyés aux tribus inquiètes

Allèrent annoncer, au fond des bois lointains,
Du fier Donnacona les perfides desseins.

Cartier près de l'enceinte à pas lents se promène :
Il craint que le guerrier n'arrive et le surprenne.
Il a vu près de lui plusieurs des siens mourir,
Et lui-même, bientôt peut-être, il va périr,
Car le ciel qu'il invoque avec persévérance
Semble voir ses malheurs d'un œil d'indifférence !

Pendant qu'il est en proie à la crainte, à l'ennui,
Un vieux chasseur sauvage arrive près de lui :
—" Grand chef des blancs, dit-il, non tu n'es pas un [traitre :
" En ce moment heureux je dois le reconnaître.
" Tu m'avais pris mes fils : je les croyais perdus ;
" Mais en noble guerrier tu me les as rendus.

" J'ai marché bien longtemps pour te dire ma joie,

" Car je ne vais pas vite et sous les ans je ploie. . . .

" Mais ton visage est triste et tu parais souffrir ?

" Je sais quel mal vous tue, et je puis le guérir !

" Vois-tu cet arbre vert ? Va promptement, recueille

" Et fais bouillir ensemble et l'écorce et la feuille,

" Et tu posséderas un breuvage enchanté

" Qui vous rendra bientôt la force et la santé.

" Tu vois que l'Indien détestant la vengeance,

" N'a gardé dans son cœur que la reconnaissance."

Cartier tout stupéfait reconnaît Tehrina

Le père des captifs qu'en France il emmena.

Il le traite d'abord comme un noble convive,

Et chargé de présents le renvoie à sa rive.

" Gloire à Dieu ! Sa bonté se manifeste à tous,
" Mais qui dira jamais ce qu'elle a fait pour nous !
" Nous étions expirants sur la plage étrangère
" Et nul ne secourait notre longue misère !
" Nos ennemis passaient et riaient de nos maux !
" Ils tressaillaient de joie en voyant nos tombeaux !
" Et la mort nous semblait une faveur suprême !
" Mais Dieu vient au secours du serviteur qui l'aime :
" Sa divine bonté l'accompagne en tout lieu !
" Dieu nous a secourus ! gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! "

Ainsi les matelots unissant leurs voix graves,
Comme des prisonniers qui laissent leurs entraves,
Au Dieu qui du fléau les avait délivrés,
Chantaient avec amour ces cantiques sacrés.

XX

CONSPIRATION

L'hiver disparaissait. La neige était fondue,
Et la saison des fleurs si longtemps attendue
Par de joyeux concerts annonçait son retour.
Les oiseaux revenaient gazouiller leur amour
Sur les buissons charmants qui les avaient vu naître.
Un admirable instinct leur faisait reconnaître

Le léger nid de foin qui les avait bercés,
Le vent ne trainait plus de nuages glacés ;
De verts boutons ornaient les ramaux pleins de sève ;
Et le fleuve bruyant s'ébattait sur sa grêve,

Une douce gaité régnait sur les vaisseaux
Qui déjà se berçaient avec leurs apparaux.
Mais l'un d'eux cependant demeurait au rivage
Comme un vaisseau brisé par un triste naufrage :
Hélas ! les matelots qui voguaient sur ce bord
Dorment tous maintenant du sommeil de la mort !
Ils ne reverront pas le ciel de la Patrie !
Ils sont tombés un jour comme une herbe flétrie !
Dormez ! dormez en paix, ô pieux matelots !
Sur ces bords éloignés, au murmure des flots !
Vous étiez à la fin de vos labeurs sublimes !
D'un noble dévouement vous êtes les victimes !

Vous devez tressaillir, jeunes et purs héros,
Tressaillir de bonheur dans votre saint repos,
En voyant maintenant sur ces rives sauvages
Où vous vîntes mourir après de longs voyages,
Un peuple généreux, un peuple plein de foi,
Grandir paisiblement sous une douce loi !

De rapides canots se croisent dans la rade.
Des guerriers menaçants parcourent la bourgade :
Ils se sont tatoués de diverses couleurs ;
L'audace est sur leurs fronts, la haine dans leurs cœurs.
Ce sont les envoyés des tribus éloignées.
Leurs âmes du repos paraissent indignées.
Ils percent les sapins de leurs rapides traits,
Ou marchent en chantant de sonores couplets.
Cartier qui voit de loin cette foule guerrière
S'élever, se mouvoir comme un flot de poussière,

Devine qu'on ourdit de funestes complots

Pour le perdre lui-même avec ses matelots.

Un frisson de terreur s'empare de son âme.

Ciel ! comment échapper à cette ligue infâme !

Les guerriers sont nombreux ! nombreux comme au [printemps
Sur les fleuves gonflés les feuillages flottants !

Et tenter de s'enfuir serait bien téméraire,

La marée est montante et le vent est contraire.

Dans ce moment critique il mande Jalobert :

Son cœur à cet ami s'est bien souvent ouvert :

Et toujours ce dernier par sa grande prudence

Du héros mérita l'extrême confiance.

" Guerriers de la tribu, voici venir le soir !

" La nuit sera discrète et le ciel sera noir !

" Vos arcs sont-ils tendus et vos haches tranchantes ?

" Les esprits des aïeux de leurs plaintes touchantes

" Ont-ils fait tressaillir vos cœurs fiers et jaloux ?

" Savez-vous la vengeance ? ô guerriers, savez-vous

" Dans un crâne brisé boire un sang encor tiède ?

" Et savez-vous scalper un ennemi qui cède ?

" Guerriers de la tribu, voici venir le soir !

" La nuit sera discrète et le ciel sera noir !

C'était le chant cruel que le guerrier sauvage,
A l'approche du soir, hurlait dans le village.

Tout à coup d'un navire il s'élève des cris.
Les guerriers Indiens regardent tout surpris.
Un marin brandissant une arme formidable
Est monté sur le pont. Dans sa rage implacable
Contre le commandant il s'est précipité.
Cartier surpris d'abord recule épouvanté.

Le matelot toujours le presse et le menace.

Le héros cependant retrouve son audace

Et s'élance d'un bond sur le traitre agresseur.

Mais un cri retentit, et soudain, ô douleur !

Cartier s'est affaissé sur le pont du navire !

Alors tous les marins, comme dans le délire,

Parcourent en tous sens le pont du bâtiment :

Le meurtrier sur eux s'avance hardiment.

Ils veulent le saisir, sa défense est terrible ;

Aux coups dont on l'accable il parait insensible.

Cependant il faiblit ; on le serre de près ;

On lui dit de se rendre, et lui répond : " Jamais ! "

Et d'un bond furieux écartant tout le monde,

Du haut du bâtiment il s'enfonce dans l'onde.

Bientôt il reparait éloigné des vaisseaux,

Et gagne le rivage en nageant sur les eaux.

Sur les bois éloignés l'astre du jour se penche,
Et l'oiseau pour dormir se perche sur la branche.
Les guerriers Indiens, pour tenir leur conseil,
Attendent sous les bois le coucher du soleil.
Tout à coup la forêt semble flotter dans l'ombre.
Alors un fier sauvage à la figure sombre,
Du milieu des guerriers se lève et parle ainsi :
—" Oui, le temps est venu de chasser loin d'ici
" Ces hommes orgueilleux qui se pensent nos maîtres !
" Ils feignent l'amitié, mais je sais qu'ils sont traitres.
" Car moi Taiguragny, j'ai vécu sous leurs lois.
" Ils m'ont de leur dédain accablé mille fois !
" Mais plus qu'eux aujourd'hui je suis puissant et libre !
" La haine dans mon cœur fait vibrer chaque fibre !
" Domagaya sait bien qu'ils sont impérieux ;
" Qu'ils veulent s'emparer du sol de nos aïeux,
" Et nous faire captifs ici sur notre rive !
" Mais avec des guerriers pour combattre j'arrive !

" J'ai soif de la vengeance ! Il faut ! il faut du sang !
" Voilà le trait, Cartier, qui va te morde au flanc !
Et pendant qu'il parlait, il brandissait des flèches,
Et ses talons durcis broyaient les branches sèches.

—" Tu parles sagement reprit Donnacona ;
" Areskouï vers moi sans doute t'amena.
" Mes guerriers sont tous prêts et l'heure est favorable.
" J'ai vu sur un navire une lutte effroyable.
" Les matelots entre eux paraissent divisés.
" Plusieurs d'un long combat sont peut-être épuisés.
" Ils ne se doutent point de nos trames subtiles :
" Ils dorment confiants ; et nos canots agiles
" Pleins de braves guerriers, dans l'ombre de la nuit
" A leurs pesants bateaux aborderont sans bruit."

Puis il parlait encor qu'au milieu de la foule
Qui s'agite et frémit comme la sombre houle,
Un guerrier blanc paraît. Ses vêtements mouillés
D'un sang qui coule encor sont hélas ! tout souillés :
Sont front est sillonné par une cicatrice ;
Son regard humble et doux paraît sans artifice :
Il parle avec lenteur : —" Chef de Stadaconé,
" De me voir devant toi tu sembles étonné,
" Mais tu le seras plus si je te dis sans feinte,
" Pourquoi je viens ici te troubler de ma plainte.
" Je ne dois plus revoir mon pays bien aimé !
" Hélas ! oui, mon pays m'est à jamais fermé !
" La mort m'attend chez-nous, la mort dans les sup-
[plices !
" Ah ! la terre pour moi, la terre est sans délices !
" A cet arbre, toi-même, attache-moi sans peur,
" Et qu'un trait acéré me perce enfin le cœur !
" Ou bien si tu voulais, avant que je périsse,
" M'aider à la vengeance ! Ah ! le doux sacrifice

" Que celui de mes jours après m'être vengé !
Ici sa molle voix avait soudain changé,
Et son œil animé semblait rougi par l'ire.

—" J'ai vu reprit le chef, sur le pont d'un navire,
" Un étrange combat s'élever vers le soir,
" Dis-moi ce que c'était.—" Oui, vous avez pu voir
" Reprit le matelot d'une voix radoucie,
" Que l'un des combattants s'est affaissé sans vie :
" Celui-là, c'est Cartier ! Nous détestions sa loi.
" Celui qui l'a frappé, je m'en vante, c'est moi !
" Et je n'ai point par là commis une injustice.
" Le cœur de ce marin était plein d'avarice ;
" Malgré nous vers la France il voulait ramener
" Un vaisseau que d'abord nous devions vous donner ;
" Comment en guider trois vers nos lointains rivages
" A peine pouvons-nous former deux équipages ?

" Un terrible fléau s'est abattu sur nous,

" Et les plus vigoureux sont tombés sous ses coups.

" Si lorsque nous étions nombreux, pleins de courage,

" Nous n'avons qu'avec peine évité le naufrage,

" Comment pourrions-nous donc l'éviter maintenant ?

" Et c'est moi que Cartier choisit pour commandant

" D'un vaisseau sans marins ! Désirait-il ma perte ?

" J'exprimai mon refus : ma résistance ouverte

" Fut de tous mes amis approuvée un moment.

" Mais je fus menacé du dernier châtiment ;

" Et je savais la mort qui m'était réservée

" Si je ne fuyais pas avant notre arrivée.

" Alors encouragé par de traitres amis,

" Vous savez le forfait que tantôt j'ai commis.

" Je suis entre vos mains, je suis votre victime ;

" Faites-moi donc périr si j'ai fait un grand crime.

" Mais si devant vous tous je parais innocent,

" Vengez-moi ! car contre eux moi je suis impuissant !

" Demain pour s'échapper ils déploieront les voiles.

" O guerriers, suivez-moi ! la nuit n'a pas d'étoiles !

" Prenez vos tomahawks, prenez vos javelots !

" Frappez-les sans merci ces cruels matelots !

" Qu'ils meurent avec moi sur cette même rive,

" Puisqu'ils ne veulent pas qu'avec eux moi je vive ! "

Alors le fugitif reste silencieux :

Sur lui tous les guerriers ont arrêté leurs yeux :

Ils semblent avoir peur de se laisser surprendre.

Mais lui, ferme et serein, feint de ne pas comprendre

Ce noir pressentiment qui trouble leurs esprits.

Quelques uns des guerriers font entendre des cris ;

Ils veulent que de suite on descende au rivage ;

D'autres ne veulent pas que la lutte s'engage

Avant que du matin s'élèvent les brouillards ;

Ils craignent quelque piége. Enfin plusieurs vieillards

Demandent que d'abord le premier coup de hache
Soit pour ce guerrier blanc dont peut-être la tâche
Est de venir tromper les naïfs Indiens
Pour les livrer après plus sûrement aux siens.

Alors de tous cotés des clameurs retentissent :
Dans les carquois de peau les javelots frémissent :
Le généreux marin se croit enfin perdu :
Mais il ne mourra pas sans s'être défendu :
Il est bien mieux armé que cette race impie
Et veut lui vendre cher sa glorieuse vie.

Une voix cependant domine les clameurs,
C'est la voix du grand Chef :—" Guerriers aux nobles [cœurs,
" Je ne crois pas, dit-il, que ce Blanc soit un traitre :
" Nous l'avons vu lutter contre son cruel maître ;

" Et nous l'avons aussi vu nager vers le bord
" Pour fuir comme il l'a dit une sanglante mort.
" Mais il n'est pas besoin, ô guerriers, ce me semble,
" Que sur ces bâtiments nous montions tous ensemble.
" Le bruit que nous ferions pourrait donner l'éveil.
" Il vaut mieux les surprendre au milieu du sommeil.
" Qu'avec moi seulement s'avancent quelques braves :
" Si retenus captifs, l'on nous charge d'entraves ;
" Si nous sommes trahis par l'infâme étranger,
" O guerriers, soyez prêts demain à nous venger ! "

Il dit et les guerriers sortant de leur silence
Approuvent son discours par un murmure immense.

Cependant un grand calme entoure les vaisseaux.
La nuit est noire. Au loin, de nocturnes oiseaux

Font retentir les bois de leurs plaintes funèbres.
Un rapide canot glisse dans les ténèbres :
Les avirons légers dans l'eau plongent sans bruit.
Le chef des Indiens lui-même le conduit.
En silence bientôt il accoste un navire.
Cinq sauvages guerriers dont le cœur ne respire
Que le meurtre secret, le carnage et le sang,
Montent sur le vaisseau précédés par un Blanc.

—" Ici," dit ce dernier d'une voix basse et morne,
Et tenant à la main leur casse-tête énorme.
Les cinq guerriers, muets, avancent un par un.
Du clapotis des eaux le murmure importun
Fait passer par moment un frisson dans leur âme.
Sur la barque tout dort ; et leurs yeux pleins de flamme
Cherchent dans la noirceur les marins endormis.

—" Ici," reprend le guide, " ici, guerriers amis."
Puis ouvrant une porte, au fond de la cabine
Qu'une clarté douteuse en tremblant illumine,
Il les fait avancer avec précaution.
Les sauvages, pourtant, pleins d'indignation,
Ont trop tardé déjà de consommer leurs crimes :
Ils demandent au guide où dorment les victimes :
—" Les voilà ! " répond-il en élevant la voix.
Et cinq haches sur lui se lèvent à la fois ;
—" Tu mourras le premier pour prix de tes outrages,
Hurlent dans leur courroux les farouches sauvages,
" Tu nous livres aux tiens ! ah ! traitre, tu mourras ! "
En effet sur le pont ils entendaient des pas.
Mais ils n'ont point le temps de massacrer leur guide.
Au milieu d'eux s'élance une foule intrépide :
Cartier est le premier ! Sa voix et ses regards
Remplissent de terreur les assassins hagards.
Ils n'osent se défendre. Alors on les enchaine,

Puis au fond du navire en silence on les traine.

Cartier avec transport embrasse Jalobert :

—" Tu nous sauves, dit-il, tu nous mets à couvert

" De la méchanceté de ces tribus atroces !

" Nous allons dans les fers tenir leurs chefs féroces.

" Elevons vers le ciel nos cœurs reconnaissants !

" Qu'il daigne pardonner ces piéges innocents

" Que nous avons tendus sous les pas des perfides

" Dont les lèvres étaient de notre sang avides !

" Préparons les agrès ; hissons le pavillon ;

" Aussitôt que du jour le matinal rayon

" Tremblera dans le flot que la brise balance,

" Nous voguerons enfin vers notre belle France !

XXI

LE RETOUR

Pendant toute la nuit les guerriers inquiets,
Auprès de leurs grands feux, sous les sombres forêts,
Déplorèrent des chefs l'absence prolongée.
Leur âme dans l'angoisse était encore plongée
Quand le soleil monta rayonnant dans les cieux.
Alors sur le rivage au loin silencieux

Ils descendirent tous frémissants de colère.
Deux navires berçaient leur mâture légère
Sous le souffle du vent, au long roulis des flots.
Sur leurs ponts circulaient d'empressés matelots
Qui chantaient des refrains en larguant les amarres.
Une morne stupeur s'empare des barbares :
Ils demeurent muets ; mais après un moment,
Mille affreuses clameurs montent au firmament.

Cependant les vaiseaux s'ébranlent sur les ondes.
Deux traces derrière eux, bouillonnantes, profondes,
Vont en s'élargissant se briser sur les bords.
De chaque bâtiment s'élèvent des accords
Qui montent vers le ciel avec les doux arômes
Que les bois verdissants exhalent de leurs dômes.

La brise est favorable ; allez vaisseaux bénis !
Du paisible océan fendez les flots unis !
Ne craignez plus l'orage ! ouvrez vos blanches voiles !
Un soleil éclatant, de brillantes étoiles
Pour vous éclaireront la surface des mers !
Allez ! ne craignez plus la rage des enfers :
Leur triomphe est fini, leur puissance enchainée !
Déroulez vos drapeaux la lutte est terminée !
Qu'un vent doux et plaisant vous reconduise au port !
La France est dans l'émoi. Ses fils, dans leur transport,
Descendent sur la rive où la vague se brise,
Vous demandent au ciel, à la mer, à la brise !
La France vous attend ! O vaisseaux dites-lui,
Qu'à ses lois tout un monde est soumis aujourd'hui !

Et les deux bâtiments s'en vont avec vitesse !
Et de leur sein s'élève un long cri d'allégresse !

Et les cinq prisonniers, des larmes dans les yeux,
Jettent à leurs amis de pénibles adieux !
Et les guerriers cruels de leurs mains frémissantes
Lancent vers les vaisseaux des flèches impuissantes !
Et l'on entend alors dans les cieux réjouis
Les harpes moduler des accords inouïs.
" De l'aurore au couchant, disent les chants des anges,
" Le saint nom du Seigneur est digne de louanges !
" Dieu parle, et l'univers sur son axe brûlant,
" Frémit d'un saint transport et l'adore en tremblant !
" Lui seul est éternel ! Son bras soutient la terre.
" Il pourrait la briser comme un jouet de verre
" Le vagabond nuage obéit à sa voix ;
" Le tonnerre et le vent reconnaissent ses lois.
" Il paraît, et l'éclat de son auguste face
" Fait pâlir les soleils qui roulent dans l'espace.
" Que tout genou fléchisse à son nom glorieux !
" Que la terre le craigne et qu'on le chante aux cieux ! "

HYMNE NATIONAL

POUR LA FÊTE DES CANADIENS-FRANÇAIS

HYMNE NATIONAL

POUR LA FÊTE DES CANADIENS-FRANÇAIS

Couronné le 20 septembre 1869.

Aime Dieu, et va ton chemin.

Cieux, déroulez sur notre tête
Vos voiles de pourpre et d'azur !
Soleil, brille d'un feu plus pur !
Que la terre en ce jour revête
Toute sa gloire et sa beauté !
Que l'onde plus mollement coule
A travers le pré velouté !
Que l'oiseau plus gaiment roucoule !

Que tout s'unisse à ces concerts
D'un peuple qui demande place
Parmi les grands peuples qu'embrasse
L'orbe éclatant de l'Univers !

Ah ! prêtez-moi votre voix infinie,
Chœurs éternels que j'entends en tout lieu !
Ah ! prêtez-moi votre sainte harmonie,
Esprits d'amour qui chantez devant Dieu !

Ouvrez, ouvrez votre aile diaphane,
Anges gardiens de mon jeune pays !
Ecoutez-moi, mon chant n'est pas profane :
Portez à Dieu les hymnes que je dis !

Vole moins lente,

O belle nuit !

Vole moins lente !

Mon âme ardente

Aime le bruit,

La voix tremblante

Du temps qui fuit !

Eveille, éveille

Tes doux échos,

La fleur vermeille,

Le chant des flots !

Lève ton voile,

O nuit d'amour !

Lève ton voile

Voici le jour !

Brillante étoile

Qui luis encor

Comme un clou d'or

Aux voûtes sombres,
Dans ton essor
Chasse les ombres !
De tes doux feux,
Aurore blonde,
Eclaire, inonde
Les champs des cieux !
Parais, lumière !
O jour, parais !
Que la chaumière,
Que le palais,
Que la rivière,
La cime altière
De nos forêts
Et la poussière
De nos guérêts
Bondissent de joie !
Que le papillon

Tout de vermillon

Dans le chaud rayon

Du jour qui le noie,

Plein d'amour déploie

Son aile de soie,

Se berce et tournoie

Comme une fleur au vent !

Qu'une chanson plus douce

Monte du nid de mousse

Sur le rameau mouvant !

C'est jour d'ivresse !

Que la tristesse

Sèche ses pleurs !

C'est jour de fête !

Que chaque tête

Porte des fleurs !

....

L'aurore s'est levée et l'ombre s'est enfuie.....

Sur l'humide forêt que le vent chaud essuie,

O soleil, tes rayons tombent comme une pluie !.

Enfants du Canada, laissez le fier taureau

Bondir, libre du joug, sur l'herbage nouveau !

Laissez dans le sillon le soc et le hoyau !

C'est la fête immortelle

Et sans cesse nouvelle

Où l'amour se révèle,

L'amour du sol natal !

Où l'espoir se ranime

A ton aspect sublime,

Drapeau national !

O Bardes, accordez vos violons rustiques !

Que vos refrains joyeux et vos pieux cantiques

Montent comme un parfum jusqu'aux divins Portiques.

Mêlez vos nobles voix aux bruits vagues des eaux,

Aux murmures du vent qui berce les roseaux.

Aux accords printaniers des sauvages oiseaux !

C'est l'heure douce et pure

Dans toute la nature

Où le peuple se jure

Une sainte union !

Où ta force s'affirme,

Où le Seigneur confirme

Tes droits, ô nation !

Brunes filles des champs, dansez sur la prairie !
Vierges, cueillez des fleurs, la pelouse est fleurie.
Cueillez des fleurs, ô vous les fleurs de la Patrie !

Que l'aigle qui s'élance à son roc de granit,
L'hirondelle qui vient lorsque l'hiver finit
Aux vieux toits du hameau pendre son humble nid :

Que la rose entr'ouverte au front de la charmille,
Et la nappe d'azur où l'étoile scintille ;
Et la voile de lin sur la nef qui vacille ;

Que l'arbre couronné d'un feuillage odorant,
Le brouillard qui revêt son manteau transparent,
L'ondine qui se baigne et se berce au courant ;

Ah ! que tout ce qui brille : Etoiles, fleurs ou flammes :
Que tout ce qui soupire : Oiseaux, brises ou lames !
Et que tout ce qui prie : Hommes, anges ou femmes !

Entonne en ce beau jour un hymne solemnel
Comme il en retentit quand l'Archange Michel
Plongea dans les enfers tous les damnés du ciel !

C'est l'heure douce et pure
Dans toute la nature
Où le peuple se jure
Une sainte union !
Où ta force s'affirme,
Où le Seigneur confirme
Tes droits, ô nation !

C'est la fête immortelle
Et sans cesse nouvelle
Où l'amour se révèle
L'amour du sol natal !
Où la foi se ranime
A ton aspect sublime,
Drapeau national !

Ah ! prêtez-moi votre voix infinie,
Chœurs éternels que j'entends en tout lieu !
Ah ! prêtez-moi votre sainte harmonie,
Esprits d'amour qui chantez devant Dieu !

Peuple, entonne des chants de gloire !
Peuple, en ce jour réjouis-toi ;
Ton drapeau qu'aimait la victoire
Sut faire respecter ta loi !

Jamais de ta splendeur première
Tu n'es tombé dans la poussière
Où roulent tant de nations ?
Et jamais sur ton front sublime
Nul n'a pu voir la main du crime
Buriner ses honteux sillons !

Revêts tes vêtements de joie !
Défends ta foi, ta liberté !
Bénis ! bénis la main qui broie
Les fers de la captivité !
Abhorre le froid égoïsme ;
Il traine un peuple au servilisme
Et le dépouille de son cœur !
A l'horizon des temps, regarde
Tout ce que l'avenir te garde
De paix de gloire et de splendeur !

Méprise la voix de ce traitre
Pour qui le peuple est un troupeau ! . . .
Brise le sceptre de ton maître
S'il devient le fouet d'un bourreau ! . . .
Ne laisse pas la tyrannie
Mettre un cachet d'ignominie
Sur ton sacré bandeau de roi !
Et souviens-toi que ton pied foule
Un sol où depuis longtemps coule
Le sang des héros de la foi !

Qui donc dit que tu dégénères,
O peuple autrefois tant vanté ?
Que dans leurs sépulcres tes pères
S'indignent de ta lâcheté ?
Que muet tu courbes la tête
Sous le joug honteux que t'apprête

N'importe quel maître étranger ?
Qu'en tombant tu n'aurais pas même
Pour le tyran un anathême,
Pas même un fils pour te venger ?

Peuple, tu te souviens encore
Des grandes leçons des aïeux ?
Tu te souviens que ton aurore
D'un vif éclat remplit les cieux ?
Que les langes de ton enfance
Etaient ces drapeaux que la France
Promenait au champ de l'honneur ?
Qu'au bruit d'une salve guerrière
Le feu brillait sous ta paupière
Et les élans brisaient ton cœur ?

Tu te souviens de ces campagnes
Sous le ciel rude des hivers,
A travers les âpres montagnes
Et dans les glaces des déserts,
Où les soldats de la Patrie,
Par leur audace et leur furie,
Foudroyaient de vieux bataillons,
Et chassant des troupes navrées,
Jusqu'en de lointaines contrées
Allaient planter leurs pavillons !

Tu te souviens du promontoire
Où Lévis longtemps attendu
De la France par la victoire
Sut racheter l'honneur perdu ?
Et n'est-il plus dans ta mémoire
Celui qui promena ta gloire

Du pôle nord jusqu'au midi ?

Qui sembla commander à l'onde

Et qui vit tout le nouveau monde

De ses nobles faits étourdi ?...

Peuple, tu te souviens des braves

Que des tyrans mirent à mort

Parce qu'ils brisaient tes entraves

Et voulaient adoucir ton sort ?

Ton âme s'éveille et tressaille

Au souvenir d'une bataille

Comme celle de Carillon !

Tu vois encor notre héroïne

Debout sur son fort en ruine

Lancer la foudre en tourbillon !

Et tu serais un peuple lâche !

Tu serais un peuple abaissé ! . . .

Trop faible pour remplir la tâche

Que te cède un brillant passé !

Qui donc ainsi te calomnie.

O canadien, race bénie

Que n'a pu briser le malheur ?

Ton nom n'a-t-il plus de prestige ?

Sorti d'une si belle tige,

N'es-tu qu'une débile fleur ? . . .

Es-tu donc, ô Patrie,

Une terre flétrie

D'où s'enfuit la vertu ?

Où comme un grand poète

Dans ses chants le répète,

O ma Patrie, es-tu

La Vierge couronnée
Qu'une troupe avinée
Traîne dans les égouts !
N'as-tu plus l'innocence,
La gloire et la puissance
Qui faisaient des jaloux ?

Je t'aime, ô sol natal ! Je t'aime et te révère !
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre
La terre où nous vivons doit-être un ciel pour nous !

O vous que je contemple
Près de notre saint temple,
Vains autels des faux Dieux,
Retombez en poussière !

Votre froide prière
Est une injure aux cieux !
Meurs, perfide idiôme
Qui glisses sous le chaume
Comme sous les lambris !
Que la langue d'un père
Ne soit pas étrangère,
Juste ciel ! à ses fils !

Je t'aime, ô sol natal, je t'aime et te révère :
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre,
La terre où nous vivons doit-être un ciel pour nous !

Je vous aime, rivages,
Ciel de feu, blancs nuages,

Fleuves majestueux,

Bois remplis de mystères,

Montagnes solitaires,

Torrents impétueux,

Hivers, vents et tempêtes,

Printemps d'amour qui jettes

Mille arômes nouveaux,

Eté d'azur, automne

Que la moisson couronne,

Brillants chœurs des oiseaux !...

Je t'aime, ô sol natal ! je t'aime et te révère !

Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !

Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre,

La terre où nous vivons doit-être un ciel pour nous !

O Patrie adorée
Est-il une contrée
Aussi belle que toi ?
Aux jours sombres d'orage
Tu puises le courage
Dans l'amour et la foi !
Tu n'es pas affaiblie
Par un lâche repos !
O terre des héros,
Tu n'es pas avilie !
Non ! j'en appelle à vous,
Antiques sanctuaires
Où je prie à genoux,
Non ! j'en appelle à vous,
O cendres de mes pères !

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aieux !

Laissez vos linceuls de poussière !

Secouez le sommeil qui pèse sur vos yeux,

Mânes, parlez à ma prière !

Dites, n'est-il plus beau votre cher Canada

Et sa gloire est elle périe ?

La terre qu'autrefois votre sang féconda

N'est-elle plus jamais fleurie ?

Voyez nos champs couverts d'une riche moisson,

Voyez nos villes florisantes.

Dans nos beffrois d'argent entendez-vous le son

De nos cloches retentissantes ?...

Ah ! si notre vertu chancelle un seul moment,

Si jamais notre foi succombe,

Pour nous marquer au front d'un stigmate infâmant,

Mânes, sortez de votre tombe !...

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aïeux !..

Nos bois, nos champs et nos montagnes

Ont pour vous saluer des échos merveilleux !...

Pour revoir nos vertes campagnes,

Pour revoir le beau ciel que vous avez chanté

Aux jours lointains de votre vie ;

L'orgueilleux Saint-Laurent que vous avez dompté

Et dont chaque vague asservie

Semble redire encor votre nom glorieux ;

Pour voir si nos grandes rivières

Promènent aujourd'hui sous de plus pâles cieux

Des ondes moins pures, moins fières ;

Pour voir si le soleil dore moins nos coteaux

A l'heure où gémit la colombe,

Et si dans nos forêts les concerts sont moins beaux,

Mânes, sortez de votre tombe !...

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aïeux !

Un peuple entier est dans l'attente !

Mânes, pour le juger paraissez en ces lieux !

Dites si d'une âme contente

Il ne s'élance pas au milieu du danger,

Si son front porte quelque honte,

S'il s'est laissé flétrir par un maître étranger !

Connaît-il un bras qui le dompte

Ce peuple de héros que vous avez formé ?

Sa foi s'est-elle donc éteinte ?

Le temple qu'il vénère est-il jamais fermé ?

Et quand s'est-il courbé par crainte

Devant l'iniquité qui violait ses droits ?

A-t-il l'air d'un peuple qui tombe ?

Pour le dire aux pervers qui méprisent ses lois.

Mânes, sortez de votre tombe ! . . .

....

O mon luth, suspend tes accords ;

Repose aux branches reverdies. . . . .
Quel flot de saintes mélodies
S'élève soudain de nos bords ! . . .

Est-ce votre voix infinie,
Chœurs éternels que j'entend en tout lieu ?
Est-ce votre douce harmonie,
Esprits d'amour qui chantez devant Dieu ?

. . . . . .

Cieux, déroulez sur notre tête
Vos voiles de pourpre et d'azur !
Soleil, brille d'un feu plus pur !
Que la terre en ce jour revête
Toute sa gloire et sa beauté !
Que l'onde plus mollement coule
A travers le pré velouté !
Que l'oiseau plus gaiment roucoule !

Que tout s'unisse à ces concerts
D'un peuple qui demande place
Parmi les grands peuples qu'embrasse
L'orbe éclatant de l'univers !

....

Ouvrez ! ouvrez votre aile diaphane,
Anges gardiens de mon jeune pays !
Mon humble chant n'a pas été profane,
Portez à Dieu les hymnes que j'ai dits !

DONNACONA

DONNACONA

L'auteur (1) nous représente Donnacona le chef de Stadacona dormant dans son wigwam. Son sommeil est agité ; il rêve aux conséquences qu'auront pour sa race et pour son pays l'arrivée des étrangers.

I

Stadacona dormait sur son fier promontoire ;

Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,

Protégeaient son sommeil.

(1) L'hon. P. J. O Chauveau.

Le roi Donnacona dans son palais d'écorce
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines :
Il venait de soumettre à ses lois souveraines
Douze errantes tribus.
Ses sujets poursuivaient en paix dans les savanes
Le lièvre et la perdrix ; autour de leurs cabanes
Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche
Le roi Donnacona !
Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses
Que le vieux roi parla :

II

" Que veut-il l'étranger à la barbe touffue ?

Quels esprits ont guidé cette race velue

En deçà du grand lac ?

Pour le savoir, hélas ! dans leurs fureurs divines,

Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines

Que renfermait leur sac !

" Cudoagny se tait ; les âmes des ancêtres

Ne parlent plus la nuit ; car nos bois ont pour maîtres

Les dieux de l'étranger ;

Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?
J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance
Conjurer ce danger.

" J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage
Par leur audace offert.
Mais de Cahir-coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève
D'étranges fleurs couvert.

" Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée
Les os de nos aïeux ! ma poussière exécrée
N'y reposera pas.
Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux maudiront un roi traître
Qu'on nommera tout bas !

« Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide,
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui :
Elle prendra demain mille fois davantage,
Mon peuple n'aura plus bientôt sur ce rivage
Une forêt à lui.

« Taiguragny l'a dit : De ses riches demeures,
Où, dans les voluptés, il voit couler ses heures
Leur roi n'est pas content,
Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables,
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

« Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats ! que nulle peur n'arrache
A vos cœurs un soupir !

Comme un troupeau d'élans ou de chevreuils timides,
Tous ces fiers étrangers sous vos flèches rapides,
Vous les verrez courir.

" Mais inutile espoir ! Leur magie est plus forte.
Et son pouvoir partout sur le notre l'emporte.
Leur Dieu, c'est un Dieu fort !
Quand il fut homme, un jour, dans un bien long supplice
De ceux dont il venait expier la malice
Ce Dieu reçut la mort !

" Domagaya l'a dit : Les tribus de l'aurore,
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N'ont jamais inventé
De tourments plus cruels ; mais, chef plein de vaillance
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au ciel est monté."

III

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue ;
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue,
Il partait entrainé.
Les femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,
Criant Agohanna ! De leur clameur plaintive
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune
Le marin leur promit qu'à la douzième lune,
Ils reverraient leur roi.

Des colliers d'ésurgni scellèrent la promesse.
Cartier les accepta ; puis ils firent liesse,
Car il jura sa foi.

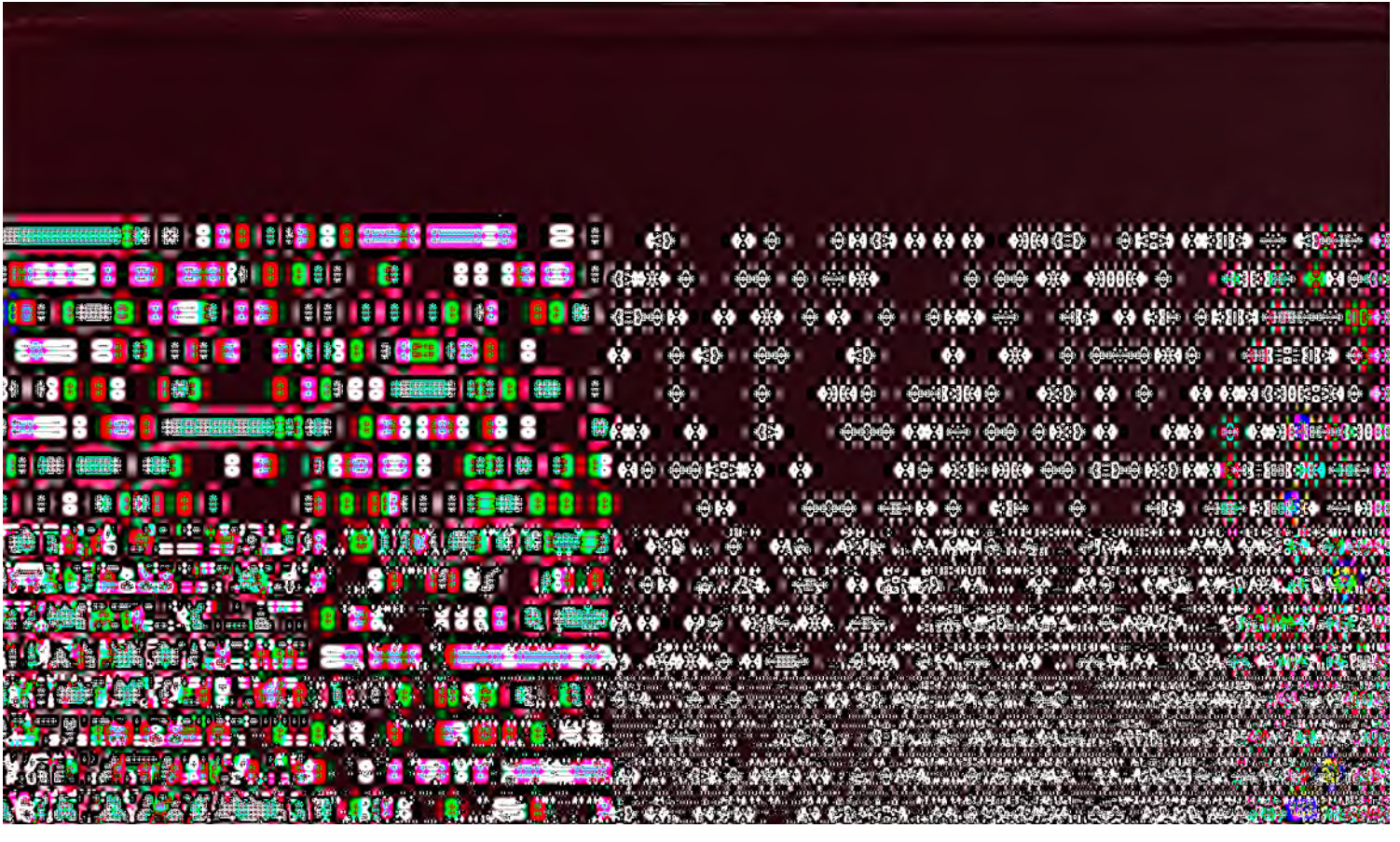
Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent,
Cinq hivers, cinq étés lentement s'écoulèrent. . .
Le chef ne revint pas.
L'étranger de retour au sein de la bourgade
Du roi que chérissait la naïve peuplade
Raconta le trépas.

IV

Vieille Stadacona ! sur ton fier promontoire
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire :
Le fer a tout détruit.
Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,
Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,
Plane une ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
A moitié démoli, grand par la souvenance
Du roi François premier.

Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance,
Elle crut au guerrier !

Donnacona ramène au pays des ancêtres
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragny.
Les vieux chefs tout parés laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout comme une armure
Les colliers d'ésurgni.

Puis se sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna.
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : Agohanna !